Joseph Nil Robin

NOTES HISTORIQUES
sur
LA GRANDE KABYLIE
de 1830 à 1838

présentation de
Alain Mahé

EDITIONS BOUCHENE

Présentation

Joseph Nil Robin (1837-1918) [1]

Né le 1er janvier 1837 à Aire, dans le Pas-de-Calais, Joseph Nil Robin a vécu toute son enfance à Saint-Omer, une commune des environs. Son état civil mentionne des parents appartenant à la petite bourgeoisie de province. Il intègre une école d'officiers à l'âge de 17 ans et rejoint, un an plus tard, le 3e régiment d'infanterie de ligne. Sous-lieutenant en 1856, lieutenant en 1861, il en sort capitaine en 1868. Après huit ans dans ce grade, Robin est affecté en Algérie en 1875, en tant qu'officier hors cadre dans le service des Affaires indigènes. Il change de régiment deux ans plus tard et rejoint le 112e d'infanterie de ligne avec le grade de chef de bataillon, toujours dans le service des Affaires indigènes, autrement dit des bureaux arabes. Il lui faudra attendre encore huit ans pour être promu lieutenant colonel, et trois ans de plus pour devenir colonel, grade qu'il gardera jusqu'à sa retraite en 1897. La situation administrative et militaire des postes qu'il a occupés en Algérie lui a valu d'être considéré en campagne presque tout au long de son séjour algérien (du 4 avril 1859 au 18

---

1. Malgré l'importance qualitative et quantitative de ses contributions à la *Revue africaine*, Joseph Nil Robin n'y a pas plus reçu d'hommage de son vivant qu'il n'a bénéficié d'une notice nécrologique à sa mort. En fait, nos recherches ne nous ont pas permis de trouver un seul témoignage sur Robin. De sorte que les quelques éléments biographiques qui figurent dans cette présentation proviennent exclusivement de la fiche individuelle renfermée dans les archives militaires de Vincennes (sous la côte 94 851 5 YF, 1316 loi 27, 8eme série). Et encore, comparativement à celle d'autres membres éminents de l'armée d'Afrique, cette notice est-elle étonnamment superficielle et laconique. Des recherches entreprises dans les archives d'Outre-mer conservées à Aix-en-Provence n'ont guère été plus fructueuses, mais nous ne désespérons pas de percer un jour, ce qui nous apparaît d'ores et déjà, comme un mystère Robin.

janvier 1878, puis du 28 décembre 1879 au 18 mars 1886). Mais les rubriques prévues à cet effet dans les fiches militaires le concernant ne mentionnent ni blessure ni action d'éclat. Une seule phrase portée en marge d'une fiche félicite Robin pour des travaux d'études. Ses états de service étant décrits avec un tel laconisme, seul son acte de mariage et celui de son décès, joints à son dossier militaire, lui donnent un semblant d'humanité. On y apprend qu'il s'est marié tardivement à 44 ans, avec une jeune femme de 19 ans, et que le couple n'a pas eu de postérité. Robin, qui avait pris sa retraite dans sa région natale où il acheva plusieurs études sur la Kabylie, s'éteignit à l'âge de 81 ans, après 42 années de service dans l'armée dont 22 ans passées en Algérie.

Au total, Robin nous a livré une chronique presque ininterrompue de l'histoire de la Grande Kabylie entre le tout début du XIXe siècle et l'insurrection de 1871, c'est-à-dire de la veille de la conquête d'Alger jusqu'à la fin de l'ère des insurrections tribales qui vit l'avènement du régime civil en Algérie et donc, la mise en œuvre systématique de la politique coloniale au sens propre. Quand il commença à rédiger ses chroniques historiques de la Grande Kabylie, Robin n'avait pas de plan d'ensemble. En témoignent les entrecroisements et le décalage entre le calendrier de ses publications et la chronologie des événements qui y sont relatés. De même qu'en écrivant son premier article, en 1870, durant les loisirs que lui laissait son métier de soldat, il ne pouvait raisonnablement pas imaginer qu'il allait consacrer près de quarante années d'études à la Kabylie et qu'il parviendrait ainsi à en rédiger la chronique historique de presque un siècle sur près de deux milles pages. En fait, c'est progressivement que Robin a conçu et réalisé l'idée de reconstituer de façon systématique l'histoire de la Grande Kabylie de la veille de la conquête française à l'orée du XXe siècle. Ainsi, par exemple, son dernier ouvrage *Notes historiques sur la Grande Kabylie de 1838 à 1851* publié en 1905 à Alger, s'insère entre ses *Notes historiques sur la Grande Kabylie de 1830 à 1838* et l'*Histoire du chérif Bou Baghla*, dont l'épopée se déroula entre 1851 et le début de l'insurrection de la

Grande Kabylie de 1856-1857. Mais si l'absence de plan d'ensemble et l'étalement de ses publications sur trente-cinq ans n'ont pas nui à la cohérence de son œuvre, il faut dire que cela tient pour beaucoup à la modestie du propos de Robin. En effet, l'auteur se garde bien des hypothèses, des théories et des interprétations et s'attache, humblement, à établir des faits et à reconstituer leur enchaînement. En outre, le sujet principal de ses livres, leur économie générale ainsi que leur découpage chronologique procèdent exclusivement de l'histoire politico-militaire. Pour autant, Robin ne se contenta pas de tenir le journal de marche de la progression française en Kabylie avec le ton clinique dépourvu de tout coefficient d'humanité propre à cette prose martiale. Il ne fut pas plus l'annaliste de la Kabylie et son œuvre est bien loin de ces annales sans vie, sèches et ennuyeuses. À l'inverse, Robin ne sacrifia ni à l'exotisme de bazar des scènes et types ni au ton épique des biographies des grands soldats de l'armée d'Afrique, deux genres alors en vogue. Son souci de réalisme s'attache avant tout à restituer la dimension tragique des événements et l'humanité des protagonistes jusque dans les scènes de guerre et de pillage les plus barbares. Dans cette perspective, ses descriptions minutieuses du contexte des événements et de leurs multiples enjeux permettent à Robin de formuler ce qu'on pourrait appeler des vérités d'atmosphère : ainsi de celle de ces fraternités viriles qui s'exaltent avant la bataille, se découragent au bivouac ou cèdent à la panique en se dispersant sous les coups de boutoir de l'ennemi, ainsi également de celle des confréries où se préparent les fermentations religieuses qui font passer les khouans de l'attentisme le plus résigné à l'activisme le plus volontaire. Robin ne néglige pas non plus les dispositions individuelles des protagonistes et, au détour d'éléments biographiques indispensables à la compréhension de destinées exceptionnelles, il s'attarde parfois à décrire des qualités particulières, voire des physionomies et des tempéraments. Autant de précisions qui ne sont pas de simples procédés rhétoriques destinés à agrémenter la relation d'événements fastidieux

mais qui soulignent la part prise par des individus d'exception dans la trame de l'histoire collective : ainsi de la galerie de portraits qu'il dresse de la fratrie des Ben Zamoum ou de celle des Ou-Kassi et la façon dont il montre comment la distribution des rôles au sein de ces groupes correspond aux talents et aux dispositions de chacun. Sur ce point encore, les chroniques de Robin tranchent sur l'ensemble des livres consacrés au XIXe siècle à la conquête de l'Algérie. En effet, à l'inverse de la plupart de ses contemporains, Robin néglige presque complètement les généraux et maréchaux de l'armée d'Afrique mais s'attarde sur la biographie de leur vis-à-vis algériens [1] : des chefs de *sof* aux marabouts et autres maîtres de l'heure. Certes, il n'est pas toujours tendre envers eux ; il stigmatise parfois leur vénalité ou leur brutalité et ne s'interdit pas de moquer les imposteurs ou les tartufes. Mais il sait tout aussi bien souligner la grandeur d'âme, l'intrépidité, la générosité et, surtout, l'intelligence et le sens politique. Dans ce but Robin interroge les sources les plus diverses : des ouvrages d'histoire et des mémoires aux archives officielles et privées en passant par les témoignages recueillis auprès des acteurs. Pour la première moitié du XIXe siècle, il a également mis à contribution les archives turques sauvées des destructions ou soustraites à la convoitise des collectionneurs privés. On regrettera évidemment qu'il n'ait pas reproduit les documents originaux et qu'il nous en ait seulement livré la traduction réalisée par les officiers interprètes qu'il requerra pour ce travail [2]. Enfin, et il est véritablement un pionnier en cela, Robin a mis à contribution les sources indigènes orales : poèmes et récits, qui mieux qu'aucune autre source, nous informent de la perception qu'ont eu les Kabyles eux-mêmes des événements. Là encore, on ne peut que regretter que ces textes ne soient livrés qu'en traduction.

---

1. Il est probable que cet aspect de son œuvre explique pour partie la sorte d'ostracisme dont il a été victime, ou, tout au moins, l'absence de reconnaissance de son œuvre et le silence de ses pairs à son égard.

2. Compte tenu de la dispersion ou de la destruction d'une bonne partie de ces archives privées, il n'est guère possible de vérifier l'exactitude de ses informations.

Pour ce qui est de l'écriture de Robin, elle est conforme à son projet d'élucidation : le ton est toujours mesuré, les tournures concises et le lexique riche, mais sans fioritures. Bref, une précision accompagnée de pudeur et de retenue - parfois ponctuée par une pointe d'humour ou de dérision - situe Robin aux antipodes des récits algériens de la plupart de ses contemporains, qui, à moins de se borner aux ambitions du journal de marche, évitaient rarement la langue de bois de l'idéologie, les clichés de l'exotisme à la Loti, l'emphase des explorateurs et des mémoriaux, voire les tarasconades des *Algérianistes* [1].

La Kabylie de 1830 à 1838

C'est à Robin que l'on doit à peu près tout ce que l'on sait des développements politiques et militaires dont la Grande Kabylie a été le théâtre entre le débarquement des troupes coloniales à Alger en juillet 1830, et l'entrée en scène d'Abd-el-Qader dans la région, en janvier 1838.

En fait, c'est sur le récit d'événements qui ont immédiatement précédé le début de la conquête coloniale que s'ouvre la chronique de Robin : il s'agit du naufrage sur les côtes kabyles de deux bâtiments de la marine française. Le premier a lieu le 17 juin 1829 et le second le 15 mai 1830. C'est-à-dire, à la veille du débarquement des troupes françaises à Alger, mais dans un état de guerre patent puisque c'est en pourchassant un navire algérois qui essayait d'échapper au blocus du port d'Alger que les deux bateaux français sont allés s'échouer dans l'embouchure de l'Isser. Et Robin de raconter par le menu le sort funeste réservé aux rescapés par les gens des Issers et des Flissat : massacres, mutilations, récompenses par tête, rançons, etc. À ma connaissance, c'est la seule fois dans l'œuvre de Robin que celui-ci se contente d'une position de surplomb, strictement objectiviste. Certes aucun détail factuel

1. L'*algérianisme* désigne le courant littéraire, qui à partir de la dernière décennie du XIXe siècle jusqu'à la fin des années 1920 s'est rassemblé autour de Louis Bertrand et de Robert Randau.

ne nous est épargné pour suivre l'enchaînement des faits. Pourtant, et à l'inverse de la démarche qu'il a adoptée dans l'ensemble de son œuvre pour rendre compte d'actes de guerres cruels et dramatiques, Robin semble renoncer délibérément à chercher à comprendre ce qui s'est passé. Aucun élément extérieur aux faits ne les éclaire, ni vérités d'atmosphère ni recherche de causes générales ne détournent le lecteur de la description minutieuse du drame horrible. Même lorsqu'il s'attarde à décrire, avec une grande finesse, les émotions et les sentiments des uns et des autres, ce n'est pas pour en dégager des raisons ou dessiner des motifs qui expliqueraient l'enchaînement des faits mais, bien au contraire, pour identifier et souligner le malentendu qui conduisit au massacre des prisonniers : le mouvement de panique immotivé des naufragés suscitant la réaction aussi peu rationnelle de geôliers qui les massacrent. Comme si la guerre coloniale avait débuté par un malentendu. Pour le reste - rançons, mutilations et exhibition des suppliciés - nous ne savons que trop qu'il s'agit la plupart du temps d'actes de guerre accomplis sciemment pour produire des effets prévisibles : la terreur.

Dans l'historiographie de l'Algérie, il est admis que la conquête de la Grande Kabylie date de 1857, c'est-à-dire qu'elle intervient vingt-sept ans après la chute d'Alger. Soit un décalage qui autorise bien des conjectures et qui a servi à étayer des thèses plus ou moins fantaisistes : sur les dispositions particulières de la France à l'égard de la Kabylie ou sur les effets économiques supposés du sursis que l'armée coloniale aurait laissé à la région [1]. Et cela sans parler de la vulgate qui porte au crédit de la résistance militaire kabyle ces vingt-sept années de décalage entre la chute d'Alger et la soumission de la Kabylie. On s'en serait douté, la réalité est beaucoup plus nuancée et complexe. D'une part, entre 1830 et 1857 la Kabylie était loin de jouir de la paix que certains imaginent. Dès la fin des années 1830, les généraux français commencèrent à poser des jalons à la conquête de la Grande

1. Yves Lacoste (1984).

Kabylie en soumettant, pour les y associer le moment venu [1], les tribus des basses collines qui se trouvaient en travers de la marche des colonnes vers le cœur des massifs montagneux. En outre, la chute d'Alger et la désintégration instantanée de l'appareil politico-militaire turc déclenchèrent des luttes féroces entre les hobereaux locaux qui se disputaient les places laissées vacantes, si bien qu'en associant à leur lutte les tribus d'alentour, les compétiteurs parvinrent à créer un véritable état de guerre fait d'escarmouches, de razzias et autres coups de main. D'autre part, si les dispositions pacifiques de certains hommes politiques français à l'égard de la Kabylie ont pu quelque peu retarder le calendrier des opérations militaires dans la région [2], de façon générale, l'étalement de la conquête - de la Kabylie et de nombreuses autres régions d'Algérie - est essentiellement dû à des développements politiques franco-français sans rapport avec le contexte algérien [3]. Enfin, une fois les opérations militaires engagées, l'opiniâtreté de la résistance et le courage des Kabyles ne pesaient pas lourd face à une armée moderne qui, par surcroît, pratiquait systématiquement la politique de la terre brûlée pour acculer à la reddition les villages et les tribus que les combats n'avaient pas fait plier.

---

1. Dans les prochaines livraisons des chroniques de Robin, nous verrons en détail comment dans la conquête de l'Algérie, l'armée française a de façon systématique associé les tribus soumises. La plupart du temps, ce soutien, militairement déterminant, était le résultat d'un chantage odieux du vainqueur sur le vaincu de la veille. Assez souvent, cependant, les officiers français jouaient sur les dissensions intestines pour obtenir des ralliements spontanés.

2. Sur ce point, nous renvoyons aux travaux d'Ageron (1968 et 1976).

3. Sur ces questions, les travaux d'Ageron (1968) font toujours autorité. Par ailleurs, et sur un aspect qui n'avait jamais été envisagé de façon rigoureuse, Magali Zurcher (1948), dans un livre très fouillé, démontre, à partir de l'exploitation des archives militaires et notamment de la correspondance des officiers, comment l'intérêt personnel des membres de l'état-major français a pesé sur le calendrier des opérations, soit en précipitant soit, plus souvent, en retardant le lancement d'une campagne militaire afin de permettre à des généraux, momentanément indisponibles, d'en prendre la tête et d'y gagner ainsi leur bâton de maréchal !

Avant de suivre le cheminement de l'armée française en Grande Kabylie à partir de 1838 [1], rejoignons d'abord les contingents kabyles qui se sont portés à la défense d'Alger en juillet 1830. Robin évalue à 25 000 hommes l'effectif des contingents envoyés par la montagne kabyle défendre Alger contre les Chrétiens. Chrétiens et non Français, parce que c'est bien en tant que tels qu'ils étaient perçus et combattus. Ce qui est attesté à la fois par la poésie populaire de résistance à la conquête coloniale [2] dont Robin donne quelques extraits, mais aussi par les proclamations du *jihad* au moyen desquelles les marabouts ont concrètement mobilisé leurs ouailles. Car c'est effectivement sous la bannière de leurs marabouts que les Kabyles partirent en guerre. Au total, la Kabylie fournit à peu près la moitié de l'ensemble des troupes irrégulières venues soutenir l'effort des janissaires d'Alger pour repousser le débarquement des Français. Évidemment, le caractère confessionnel de cette mobilisation n'est pas exclusif d'autres motivations, au premier rang desquelles la défense du sol. Mais empressons-nous d'ajouter qu'il est bien difficile d'en savoir plus sur les ressorts de la résistance car Alger tomba en quelques jours ; ce qui ne permit pas aux tribus qui s'étaient mobilisées spontanément de prouver davantage leur loyalisme aux janissaires. En outre, la désorganisation était telle dans le gouvernement turc que celui-ci étant incapable de faire face aux besoins élémentaires d'intendance, entre autres de nourrir ses partisans, à peine arrivés sur place, la plupart des Kabyles mobilisés retournèrent chez eux sans combattre ! En revanche, en Kabylie, les suites immédiates de la chute d'Alger sont bien plus explicites sur la nature de la légitimité et de l'emprise réelle des Turcs dans la région. En effet, la nouvelle parvint alors même que le caïd de Bordj Sebaou, Mhamed ben Moustafa, encaissait l'impôt collecté

1. Nous renvoyons à notre présentation des *Notes historiques sur la Grande Kabylie de 1838 à 1851* et des *Notes historiques sur la Grande Kabylie de 1851 à 1855* à paraître prochainement dans la même collection.

2. Cf. sur ce point l'étude de Melha Benbrahim (1982), la plus complète sur ce sujet.

par les cheikhs des tribus de la vallée. Si bien que le caïd restitua sur-le-champ l'impôt aux cheikhs qui venaient de le lui apporter. Il partit ensuite rejoindre l'ex-bey de Titery avec l'ensemble de la garnison de Tizi Ouzou, non sans s'être assuré la protection (l'*anaïa*) des marabouts de la Rahmania ! Autant d'aspects des premiers jours de la conquête française pour lesquels les descriptions minutieuses de Robin nous sont précieuses. Mais l'intérêt majeur du livre de Robin est sans conteste de détailler les développements politiques internes à la Grande Kabylie pour la période comprise entre la chute d'Alger et l'effondrement du système turc, en juillet 1830, et la prise de possession directe de la France au moyen de la conquête militaire. C'est-à-dire à une de ces périodes d'interrègne qu'il est convenu de qualifier de trouble en raison de la méconnaissance qu'on en a généralement. Cette méconnaissance provient pour partie d'un réel manque de sources dû aux désordres et aux destructions qui caractérisent ces périodes, mais procède aussi d'une amnésie programmée. En effet les élites politiques et économiques issues de ces situations ont le plus souvent intérêt à faire oublier les circonstances précises de leur ascension et les moyens qu'ils ont employés pour ce faire. De fait, en dehors des opérations militaires proprement dites et des divers types de résistance organisées et centralisées - telle celle d'Ahmed Bey à l'Est ou d'Abd-el-Qader à l'Ouest - on ne connaît rien, ou presque, des développements politiques survenus dans le reste de l'Algérie entre la fin du système turc et le début de la domination française. Laquelle a mis près d'une trentaine d'années à s'établir dans l'Algérie du Tell [1]. Pourtant, nul doute que ces périodes furent fécondes en rebondissements puisque, du fait de la débandade du personnel politique lié au système turc, toute l'Algérie rurale se retrouva dans une situation d'autonomie. C'est précisément à ces recompositions politiques qu'est consacré l'essentiel du livre de Robin. Mais nous ne

1. La conquête plus tardive du Sud algérien a effet correspondu à des projets et à des modes d'administration coloniaux très différents.

déflorerons pas le texte, plein de suspense, où Robin s'attache à suivre les pas des chefs de *sofs* - essentiellement des Ben Zamoum et des Ou-Kassi - qui après avoir été le fer de lance des contingents kabyles mobilisés contre le débarquement français, profitèrent de l'effondrement du régime turc pour entreprendre, à force d'intrigues politiques et de coups de mains audacieux, de se tailler des fiefs en Kabylie même. Nous lui laisserons également le soin de dévoiler les réseaux d'alliance et les stratégies matrimoniales sur lesquels reposaient la stratégie de ces chefs de guerre.

En revanche, nous voudrions remettre en perspective, à l'échelle de la Grande Kabylie dans son ensemble, les événements relatés par Robin. En effet, ces événements sont circonscrits aux plaines et aux basses collines occidentales à la lisière occidentale de la Grande Kabylie - correspondant au territoire des Issers et des Flissat- ainsi qu'à la vallée du Sebaou - apanage des Amraoua - et à la cuvette de Boghni - occupée par les Abid. Autrement dit, ils ont pour théâtre les seuls espaces de Grande Kabylie que les Turcs étaient parvenus tardivement à contrôler [1] et par conséquent les seuls espaces où, immédiatement après l'effondrement du système turc, les chefs de *sofs* et autres ambitieux ont réussi à se constituer de prospères *azibs*, conditions et tremplins de leurs aventures politiques ultérieures. Ce qui leur permettait de se développer sans empiéter sur le finage des tribus installées sur les hauteurs. Bien au contraire, c'est en jouant sur les solidarités de *sof* et en achetant des appuis dans les tribus grâce aux ressources de leurs *azibs*, que certains chefs de *sofs* parviendront à se constituer des gardes prétoriennes en associant des hommes de tribus à leurs entreprises. Pour autant, l'implication de contingents des tribus de montagne dans ces développements n'a guère plus affecté la situation poilitique respective des tribus et des confédérations que les habituelles intrigues de *sof*. Et il y a tout lieu de croire que la situation

1. Cf. la précédente chronique de Robin (1998) ainsi que la présentation que nous en avons faite.

n'était guère différente dans l'ensemble du Djurdjura. Robin se borne à dire laconiquement : les tribus étaient engagées dans une guerre qui dura sept ans (de 1831 à 1838) et qui avait pris naissance dans une querelle entre Ighil Imoula et les Ouadhias.[1]

C'est dire qu'en lisant Robin, il s'agit de ne pas perdre de vue que les vicissitudes décrites ne sont que l'écume des bouleversements et des recompositions plus profonds qui affectent la société kabyle dans son ensemble. Au premier rang de ces phénomènes, on doit souligner la véritable réislamisation de la Kabylie par la confrérie religieuse créée par Abderrahman. En effet la Rahmania, dernière née des confréries algériennes, est alors en pleine expansion. Nul doute qu'elle bénéficie alors directement de l'état de fermentation religieuse et de la dimension confessionnelle de la guerre contre la conquête française pour affilier en masse des adeptes en Grande Kabylie. Or, si le rôle essentiel que joua la Rahmania lors de l'insurrection de 1871 est bien connu, il l'est beaucoup moins pour celle de 1855-57 [2] et, a fortiori, encore moins pour la période qui nous occupe. Pour autant, nous ne disposons d'aucune source précise pour en prendre la mesure et il est à craindre que les archives des zaouias concernant cette époque aient été détruites en même temps que bon nombre de zaouias durant ces années de guerre.

Enfin, et sur un tout autre registre, ce volume de la chronique de Robin est du plus grand intérêt pour l'anthropologue par la richesse des données et des observations concernant l'établissement des liens sociaux en Kabylie. Certes, la pression de l'événement que représente le débarquement français ainsi que les stratégies des leaders politiques qui parviennent à anticiper quelque peu les développements à venir concourent à une sorte d'accélération de l'histoire qui fait vaciller la société kabyle. Pour autant ces huit années constituent malgré tout une période durant laquelle le système politique kabyle

---

1. Cf. p. 61.
2. Robin a consacré deux gros volumes à ces insurrections que nous publierons prochainement.

fonctionne sans entrave dans une situation d'autonomie complète. Cette situation d'autonomie avait, en effet, été contrariée par l'intervention directe des Turcs dans la région à partir des années 1750 [1] et allait l'être bien davantage avec l'établissement de la domination coloniale de la France. Robin évoque des situations précises et circonstanciées où l'on voit des Kabyles passer des alliances, conclure des pactes ou échanger des serments, mais aussi où les mêmes, ou d'autres, intriguent, trahissent et parjurent. Ni angélisme ni enchantement n'entourent donc ces descriptions. En outre, il ne s'agit pas pour Robin de décrire une société traditionnelle qui n'existe que dans les œuvres des ethnologues. C'est sur la scène tragique de l'Histoire que nous placent d'emblée ses chroniques, et Robin sait trop à quel point la société kabyle a été bousculée par l'événement pour camper une société radieuse suspendue en dehors du temps [2]. De sorte qu'aucun esprit de système et aucun souci de modélisation ne le conduisent à sélectionner les événement et les faits culturels en fonction des exigences d'une argumentation théorique. Dans cette perspective, l'*anaïa* (le pacte de protection) ou le serment, sur lesquels l'anthropologie de la Kabylie a longtemps jeté son exclusive, ne sont pas des institutions rigides et sacrées produisant de façon automatique des effets prévisibles. Ce sont des événements [3]. Et Robin de nous narrer des histoires de parjures et de protections bafouées. Ainsi de Oubadji - l'instigateur du guet-apens dans lequel Mhamed Ou-Kassi perdit la vie - qui malgré l'*anaïa* de ses geôliers périt assassiné au beau milieu d'eux. Dans le même esprit, Robin

---

1. Sur l'histoire de l'établissement des Turcs en Grande Kabylie nous renvoyons aux chroniques de Robin que nous avons précédemment publiées.

2. Sur la mise en place tardive de l'organisation politico-militaire turque en Kabylie, au XVIIIe siècle, cf. la chronique de Robin précédemment publiée sous le titre : *La Grande Kabylie sous le régime turc.*

3. À ce sujet, rien n'illustre mieux l'emprise de certains modèles ethnologiques que la façon dont Robin s'est senti obligé de montrer que les événements qu'il rapportait, loin d'être contradictoires avec les analyses de l'*anaïa* du déjà célèbre ouvrage d'Hanoteau et Letourneux (*La Kabylie et les coutumes kabyles*), les vérifiaient en quelque sorte *ab absurdum*. Cf. p. 63.

nous montre, à travers des cas concrets, que le respect d'une protection accordée procède souvent davantage d'un rapport de force que de l'efficacité magique réputée de sa formule rituelle. Prenons pour illustrer cela un épisode de la vie, fertile en rebondissements, de Belkassem Ou-Kassi. Épargné lors d'un combat, grâce à l'*anaïa* d'un ennemi et néanmoins parent par alliance, il fut fait prisonnier. Pourtant, des membres du même clan que celui qui lui avait donné son *anaïa* résolurent de le lyncher. Il dut finalement la vie sauve à l'intervention énergique du chef du clan dispensateur d'*anaïa* qui fut obligé de mettre toute son autorité dans la balance pour le soustraire à la vindicte des siens [1]. Quant aux trahisons, elles sont à la mesure du rôle exorbitant que joue l'honneur et le respect de la parole donnée dans la société kabyle. Ainsi du forfait de Bou Khedimi qui tua traîtreusement Saïd Ou-Reddach juste après qu'ils se furent juré une amitié réciproque. [2]

La description par Robin du contexte et des modalités de la mobilisation des premiers contingents kabyles levés contre le débarquement français apporte également des éléments de première importance au débat anthropologique sur la nature de l'organisation politique kabyle et, par delà, aux questions fondamentales d'anthropologie politique et juridique. En effet, une fois la guerre sainte proclamée par les marabouts, Robin nous montre comment les assemblées de village en organisent concrètement les préparatifs et, surtout, décrètent souverainement un état d'exception [3]. La proclamation par les assemblées villageoises de l'interdiction des vengeances et des réclamations de dettes scellent, aux yeux de tous, l'instauration de cet état d'exception et signifie la suspension du cours normal des choses. Mais l'enjeu dans cette affaire n'est pas tant de faire disparaître des sources de discorde préjudiciables à la réalisation de l'union sacrée requise pour la guerre

1. Cf. p. 75.
2. Cf. p. 57.
3. Sur l'état d'exception comme structure de la souveraineté nous renvoyons aux thèses classiques de Carl Schmitt (1924) puis à leur discussion par Foucault (1976) et, plus récemment encore par Agamben (1997).

sainte. Pour cela, les études segmentaristes montrent, s'il en était besoin, que le cumul des fidélités suffit à rendre compte de la cessation des conflits entre segments de tailles égales dès lors qu'éclate un conflit avec une unité de taille supérieure [1]. En fait, ce qui se donne à voir dans l'instauration de cet état d'exception c'est le fondement même de l'ordre politique de la société kabyle dans son irréductibilité à la logique de la vengeance et aux processus de solidarisation de l'honneur gentilice selon lesquels villages et tribus se combattaient en temps normal.

Autrement dit c'est dans le cadre d'une guerre sainte [2] décrétée par des clercs qui lui sont extérieurs [3] que les assemblées villageoises de Kabylie manifestent leur souveraineté et réaffirment sa transcendance et son irréductibilité au lien lignager et à l'éthique de l'honneur du système vindicatoire. Bref, pour la période moderne, c'est paradoxalement la guerre sainte menée contre l'armée française qui, dans l'histoire de la Kabylie, aura donné à l'assemblée villageoise l'occasion de prouver de la façon la plus éclatante qu'elle constituait bien l'unité politico-juridique fondamentale de la société kabyle. Nul doute que les militants extrémistes de tous bords qui occupent la scène politique de l'Algérie contemporaine ne se satisferont pas d'une image de la Kabylie aussi peu univoque.

---

1. Cf. Mahé (1998 et 1999 b).

2. Bien que les sources en la matière soient très minces, il semblerait que cela soit uniquement dans le cadre d'une guerre sainte que cet état d'exception a été proclamé. Robin affirme que cette situation ne s'est jamais produite dans le cadre des opérations militaires menées par les Turcs en Kabylie (cf. *op.cit.*). En revanche, c'est avec une quasi-certitude que l'on peut exclure cette éventualité pour les guerres entre villages et tribus kabyles au XIXe siècle.

3. Ce sont des marabouts indépendants et les *moqaddems* des confréries religieuses qui ont levé l'étendard de la guerre sainte en la proclamant solennellement. Il convient en effet de distinguer l'office de ces clercs de celui des marabouts de villages dont l'agitation n'avait guère d'autres effets que d'exacerber l'exaltation de leurs ouailles.

Bibliographie

AGERON CHARLES-ROBERT

1968 *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*, Paris, Puf, 2 vol., 608 p. et 690 p.

1976 «Du mythe kabyle aux politiques berbères», *Cahier Jussieu, Le mal de voir*, pp. 331-349.

BENBRAHIM BENHAMADOUCHE MELHA

1982 *La poésie populaire kabyle et la résistance à la colonisation de 1830 à 1962*, thèse pour le doctorat de troisième cycle, Paris, EHESS, 2 vol., 154 p. et 244 p.

HANOTEAU A. et LETOURNEUX A.

1893 *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 3 vol., 582 p., 560 p. et 524 p.

LACOSTE YVES

1984 «Rapports plaines montagnes en Grande Kabylie», *Unité et diversité du tiers monde*, Paris, La découverte, pp. 470-539.

MAHÉ ALAIN

1994 *Anthropologie historique de la Grande Kabylie XIXe - XXe siècles, histoire du lien social dans les communautés villageoises*, Paris, EHESS, 3 vol., 996 p.

1997 «Pour une anthropologie historique des systèmes juridiques des sociétés arabo-berbères. Autonomie, hétéronomie, conflits de droits et pluralisme juridique : le cas de la Kabylie du XIXe siècle», *Bulletin de l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain*, Tunis, pp. 3-9.

1998 «Violence et médiations. Théorie de la segmentarité ou pratiques juridiques en Kabylie», *Genèses*, Paris, pp. 51-65.

1999 «Guerre et paix dans la théorie de la segmentarité», à paraître dans *Dimensions de la violence et formes de la civilité dans le monde arabe*, Beyrouth, CERMOC.

ROBIN NIL JOSEPH

1998 *La grande Kabylie sous le régime turc*, présentation d'Alain Mahé, Paris, Bouchène, 160 p.

ZURCHER MAGALI

1948 *La pacification et l'organisation de la Kabylie Orientale de 1838 à 1870*, Paris, ed. Belles lettres, 128 p.

Les ouvrages historiques qui ont été écrits sur la Grande Kabylie, laissent complètement de côté, lorsqu'ils abordent la période française, tout l'espace de temps compris entre la chute du gouvernement turc et l'apparition, en Kabylie de l'émir El-Hadj Abd-el-Kader. Nous avons entrepris de combler cette lacune et de montrer de quelle manière les personnages qui entrent sur la scène politique au moment où l'Émir fait reconnaître son autorité dans ce pays, sont arrivés à établir leur prépondérance. Nous n'avons guère eu d'autres matériaux, pour ce travail, que les récits des contemporains, récits où les dates manquent absolument, et dans lesquels, pour cette raison, il est souvent difficile de saisir la chaîne des événements. C'est en les contrôlant soigneusement, les uns par les autres que nous sommes arrivés à un ensemble qu'on peut regarder comme exact. Nous avons rattaché les événements de l'histoire intérieure de la Kabylie à ceux de l'histoire de notre occupation de l'Algérie. Nous passerons rapidement sur les faits déjà connus, et nous nous étendrons seulement sur ceux qui n'ont pas encore été publiés.

*

* *

La côte de Kabylie a été le théâtre des deux catastrophes éprouvées par notre marine pendant le blocus d'Alger et que nous allons rappeler.

Le 17 juin 1829, les deux frégates *l'Iphigénie* et la *Duchesse de Berry,* donnaient la chasse, vers le cap de Dellys, à un corsaire algérien qui, se voyant dans l'impossibilité de leur échapper, alla s'échouer dans l'embouchure de l'Isser[1]. Six chaloupes, armées en guerre, furent alors envoyées pour s'emparer du corsaire ; trois d'entre elles l'accostèrent et le sabordèrent en partie, les trois autres chaloupes furent poussées à terre par la lame, et la force du vent ne permit pas de les remettre à flot. Les hommes qui les montaient, au nombre de quatre-vingts, furent bientôt entourés et assaillis par les Arabes des Issers et les Kabyles des Flissa, qui étaient accourus en grand nombre, sous la conduite du chef turc de Bordj-Menaïel. La plus grande partie des marins se jetèrent à la nage et furent recueillis par les trois embarcations qui étaient restées sauves ; les autres firent face à l'ennemi, décidés à vendre chèrement leur vie, et se battirent en désespérés, sous la direction des élèves de première classe Cassius et Barginac, qui déployèrent, dans cette action, beaucoup de courage et d'énergie.

Les Arabes s'étaient creusés des abris dans le sable du rivage, et ils tiraient à couvert sur nos marins qui ne pouvaient se dérober à leurs coups. MM. Cassius et Barginac, ainsi que vingt-deux matelots, furent impitoyablement massacrés.

Un seul des marins qui n'avaient pu regagner les embarcations, le matelot Martin, de la *Duchesse du Berry*, échappa à la mort. Grièvement blessé à la tête, il allait être achevé, lorsqu'un Arabe des Issers le prit sous sa protection, le couvrit d'un burnous, et l'emmena dans sa maison. Il le conduisit à Alger, sur un mulet, et le présenta au Dey, qui lui donna une gratification de deux cents douros. Cet Arabe, auquel le matelot Martin dut la vie, était le nommé Ahmed ben Dahman, du village de Touara, tribu des Issers Oulad Smir ; il existe encore aujourd'hui.

1. Voir *l'Algérie ancienne et moderne*, de Léon Gallibert, p. 258.

Les têtes des marins qui avaient succombé furent portées à Alger ; les trois canots, qui s'étaient échoués sur le sable, y furent également portés à dos d'homme. Le dey Hussein paya aux Issers cent douros pour chaque tête de marin, et donna six réaux à chacun des Arabes qui avaient porté les canots.

Dans la journée du 15 mai 1830, deux bricks de la flotte de blocus, l'*Aventure* et le *Silène*, commandés, le premier, par M. d'Assigny, le second par M. Bruat, lieutenants de vaisseau, ayant perdu leur route au milieu de brouillards intenses, furent jetés à la côte, près de l'embouchure de l'oued el-Arba, entre cette rivière et l'oued Isser[1]. Les deux commandants, ayant reconnu l'impossibilité de relever leurs navires, établirent un mouvement de va-et-vient, pour transporter à terre les hommes des deux équipages.

Le caïd de l'Outon Isser, Mustapha ben Aomar Turki, qui habitait au Haouch ben Ouali, prévenu de cet événement, réunit son goum et les fantassins de sa tribu, se rendit au lieu du naufrage, et nos marins se virent bientôt enveloppés par une foule d'Arabes armés.

L'intention des commandants des navires naufragés avait été d'essayer de gagner Alger en suivant la côte ; mais ils ne tardèrent pas à comprendre que ce projet était irréalisable, et qu'il ne leur restait qu'à se mettre à la discrétion des indigènes, en leur faisant croire qu'ils appartenaient à la nation anglaise, laquelle était en paix avec la Régence.

Le caïd Mustapha ben Aomar conduisit les naufragés au village où il habitait, après les avoir fait ou laissé dépouiller de leurs armes et de leurs vêtements. Le Haouch ben Ouali ne pouvant les contenir tous, les marins furent dispersés dans différents villages des Issers Oulad Smir ; les uns, revenant sur leurs pas, furent placés dans les villages des Oulad bou Noua,

1. Sept caronades, ayant appartenu à ces navires, gisent encore dans le sable, au lieu du naufrage.

de Mazer et de l'Oued el-Arba ; les autres furent envoyés à El-R'oraf, à Taoura, aux Ahl el-Oued et aux Oulad Hamouda. Ils y restèrent pendant deux jours, exposés aux menaces, aux avanies et aux mauvais traitements des Arabes.

Le dey d'Alger, informé du naufrage, avait envoyé le caïd El-Koftan, avec divers officiers, pour se faire livrer les prisonniers. Mais l'oued Isser avait subi une forte crue, les envoyés du dey ne purent franchir cette rivière, et ce ne fut que le troisième jour de la captivité de nos marins qu'ils purent se mettre en relations avec Mustapha ben Aomar.

Ce jour-là même eut lieu, à Haouch ben Ouali, un horrible massacre. Les prisonniers qui se trouvaient dans ce village avaient entendu dire, ou cru comprendre, que le caïd ne voulait pas les livrer au dey d'Alger, et qu'il les tuerait tous plutôt que de les remettre au caïd El-Koftan, comme il en avait reçu l'ordre. Sans se demander si ce n'était là qu'une vaine menace, nos marins crurent qu'il n'y avait plus de salut que dans la fuite, et ils cherchèrent à gagner la campagne. Un des matelots, pour se frayer un passage, frappa, d'un coup de pioche, la femme d'un nommé Allal el-Turki, et blessa également ce dernier au bras. Cette imprudence coûta cher, à lui et à ses compagnons ; les Arabes, pour venger l'outrage fait à une de leurs femmes, massacrèrent impitoyablement tous les prisonniers, au nombre de cent-dix, qui se trouvaient à Haouch ben Ouali, et ils leur tranchèrent la tête. Ces sanglants trophées furent portés à Alger et exposés à l'entrée de la Kasba.

Les marins qui étaient gardés dans les autres villages des Oulad Smir avaient échappé au massacre, et ils avaient même été mieux traités, à partir du moment où les ordres du dey avaient été communiqués.

D'après les instructions du caïd El-Koftan, les prisonniers furent amenés sur le bord de l'Isser, et on leur fit franchir cette rivière au moyen d'une corde tendue d'une rive à l'autre ; on les conduisit ensuite à Alger où ils arrivèrent le lendemain au soir.

Ils eurent, en arrivant dans cette ville, l'affreux spectacle des têtes de leurs compagnons, rangées à la porte du fort où siégeait le dey ; on leur donna le bagne pour prison[1]. Nos troupes victorieuses délivrèrent quatre-vingts des survivants, le jour de la capitulation d'Alger.

Le dey d'Alger avait encore fait donner une somme d'argent, à titre de récompense, pour les prisonniers et pour les têtes qu'on lui avait livrés ; les Issers gardèrent cet argent pour eux seuls, au grand mécontentement des Flissat Oum el-Lil, qui avaient aussi couru sur le lieu du naufrage et qui croyaient avoir droit à une part. Ce fut une des causes qui mirent plus tard ces tribus aux prises.

*

* *

Lorsque Hussein Pacha[2] eut appris qu'une expédition formidable se préparait contre Alger, il s'empressa de faire appel aux tribus arabes et kabyles ; il leur écrivit des lettres circulaires dans lesquelles il leur représentait qu'il y avait pour elles un devoir de religion à repousser l'invasion des infidèles. Voici d'ailleurs la traduction d'une de ces lettres adressée aux Beni-Iraten :

«Salut sur tous les Kabyles et sur tous leurs notables et leurs marabouts.

Sachez que les Français ont formé le dessein de débarquer et de s'emparer de la capitale de l'Algérie. Vous êtes renommés pour votre courage et votre dévouement à l'islamisme. Le gouvernement turc vous appelle à la guerre sainte pour que vous en retiriez les avantages qui y sont attachés, dans ce monde et dans l'autre, à l'instar de vos

1. Le Service des Mines, rue Bab Azoun, est établi sur l'emplacement de ce bagne.

2. Ce qui va suivre n'est, pour ainsi dire, que la traduction d'une note écrite par Si Moula Naït Amar, des Beni Iraten.

ancêtres qui ont combattu dans la première guerre sainte[1]. *Celui qui veut être heureux dans l'autre monde doit se dévouer entièrement à la guerre sainte lorsque le temps en est venu. La guerre sainte est un devoir que nous impose la religion lorsque l'infidèle est sur notre territoire.»*

Lorsque ces lettres parvinrent aux Kabyles, il y eut de grandes assemblées des tribus afin de délibérer et de prendre les dispositions nécessaires pour répondre à l'appel du dey.

Les notables du pays et les marabouts furent envoyés dans les tribus qui étaient en guerre les unes avec les autres, afin d'apaiser leurs querelles et de les faire entrer en arrangement. Si une tribu se montrait récalcitrante, elle était aussitôt attaquée par toutes les tribus réunies et ses villages incendiés ; par ce moyen énergique, on arriva bientôt à rétablir partout la paix et à tourner toutes les forces du pays vers la guerre qui se préparait.

Il fut décidé que toute vendetta serait suspendue jusqu'à la fin de la guerre ; que tout individu qui exercerait une vengeance serait lapidé par la djemâa, et que ses biens seraient confisqués ; que les dettes ne pourraient être réclamées ; que tout individu qui se rendrait coupable de vol, après le départ des guerriers, serait puni de mort. Toutes ces mesures, consacrées par la coutume, furent publiées sur les marchés.

En même temps, chacun prenait ses dispositions particulières en vue de la guerre, préparait ses armes, ses vivres, ses munitions. Ceux qui ne possédaient rien étaient équipés aux frais des djemâas ou aux frais des individus qui, ne pouvant partir eux-mêmes, voulaient au moins contribuer à la guerre sainte par leur argent. Les uns écrivaient leurs dernières volontés et faisaient le compte de leurs créances et de leurs dettes, les autres constituaient leurs biens en *habous*.

1. Il s'agit du siège d'Alger par Charles Quint en 1541.

L'enthousiasme pour la guerre fut réellement remarquable : car les Kabyles fournirent la majeure partie de l'armée auxiliaire qui arriva au secours d'Alger.

Les lieux de rendez-vous, pour les tribus, furent assignés de la manière suivante : les Ameraoua el-Fouaga et les tribus du Haut Sebaou devaient se réunir à Sikh Ou-Meddour ; les Ameraoua Tahta, les tribus du Bas Sebaou, les Flissat Oum el-Lil, à Azib Zamoum ; les tribus du Djurdjura à Bor'ni, et celles de l'Ouest au djemâa des Issers.

Au jour indiqué, les contingents se rassemblèrent aux points désignés, suivis des femmes, des enfants, des vieillards qui voulaient faire leurs adieux aux *medjehedin*, et faire des invocations suprêmes pour le succès de leurs armes. Les chefs avaient été choisis, d'un commun accord, parmi les hommes que désignait la notoriété publique. Les villages avaient fourni les mulets destinés au transport des vivres et à ramener les morts et les blessés ; les hommes chargés de conduire ces mulets et de relever les morts et les blessés avaient été indiqués à l'avance.

Lorsque les Kabyles marchent pour la guerre sainte, il est d'usage que chaque tribu ou chaque groupe de tribus d'un même *sof* soit accompagné d'un de ses marabouts les plus en renom, porteur du drapeau de sa zaouïa. Le jour du combat, ces drapeaux sont plantés sur la ligne de bataille pour servir de points de ralliement, et ils y restent jusqu'à ce que le sort des armes soit décidé.

Voici comment s'organisèrent les phalanges kabyles :

Les Beni Iraten, ayant pour chef Si Mohammed el-Hannachi Naït Ou-Amar de Tamazirt, avaient pour marabout Si Mhamed Saadi qui portait le drapeau de la zaouïa de Chikh Ou-Arab.

Les Beni Fraoucen, Beni Khelili, Beni bou Chaïb, étaient conduits par Si Saïd Ou-Sahnoun, de Tamazirt ; leur marabout était Si El-Hadj Salah Naït Daoud, de Souama.

Les Beni Djennad étaient commandés par Mhamed Ou-El-Arbi Naït Baba, neveu de Haddouch Naït Baba, que nous avons vu braver les efforts de Yahia Agha en 1825[1] ; ils avaient, pour marabout, Si El-Arbi Ou-Cherif de Tazrout, avec le drapeau de la zaouïa vénérée de Sidi Mansour.

Les Flissat el-Behar avaient pour chef Arab Iguerroudjen et pour marabout Cheikh Amar Amsoun.

Les Beni R'obri marchaient avec Cheikh bou Hamil pour chef, et avaient pour marabout Si Ahmed Ou-Malek, de Tifrit Naït el-Hadj, portant le drapeau de la zaouïa de son ancêtre.

Les Beni Idjer, Acif el-Hammam, Tigrin, étaient conduits par Mohammed Naït Ali, et le marabout Chikh el-Mouhoub, de Tifrit Naït Malek.

Les Zerkhfaoua et les Beni Flik avaient Saïd Ou-Amar et le marabout Si Mhamed Ou-Tafzoun.

Les Illoula et les Beni Ziki avaient Ali Ou-Kezzouz et le Cheikh de la zaouïa des Tolba ben Dris.

Les Beni Itourar et les Beni Illiten avaient Saïd Naït Hamlot et le marabout Si Srir Oulid Sidi Yahia Ou-Amar.

Les Beni Ouaguennoun étaient conduits par Ahmed Naït Yahia, le même qui avait combattu Yahia Agha en 1825 ; leur marabout était Si Saâdi, des Cheurfa.

Les Beni Yahia, Beni bou Youcef, Beni Menguellat, avaient Yahia Naït Ou-Azzouz, et deux marabouts, Si el-Hadj, des Beni Menguellat, et Si Mohammed Ou-Cherif, des Beni bou Youcef.

Les Akbil, Beni Attaf, Beni Bou Drar, Beni Ouassif, Beni bou Akkach, avaient respectivement pour chefs El-Haoussin Ou-Zennouch[2], El-Hadj Amar Naït Kassi, Ali Naït Youcef Ou-Ali, Ali Ou-Mohammed Ou-Kassi, El-Hadj el-Mokhtar Naït Saïd ; leur marabout était Si el-Djoudi, des Beni bou Drar[3].

---

1. Voir la *Revue africaine,* année 1874, page 107.

2. Ce Kabyle, qui avait une grande réputation de bravoure, est mort le 2 décembre 1874, plus que centenaire.

3. Il est devenu bach-agha du Djurdjura en 1852.

Les Beni Yenni avaient Braham Ou-Ahmed, et le marabout Si el-Hadj Lamine.

Les Beni Sedka étaient commandés par Si Ahmed Ou-Aïad, des Ouadia et le marabout Si el-Mahfoud, des Beni Chebla.

Les Beni Mahmoud avaient el-Haoussin Naït Mbarek et le marabout Si Nour ed-Din Naït Zian.

Les Beni Aïssi et les Maatka, Si el-Hadj Tahar, et le *mokaddem* de la zaouïa de Sidi Ali Ou-Moussa.

Les Guechtoula étaient commandés par el-Haoussin Ou-Ali ; leur marabout était le *mokaddem* de la zaouïa de Si Abder-Rahman Bou Gobrin, siège de l'ordre du même nom, et dont la puissance religieuse s'étendait sur une grande partie de la Régence.

Les Ameraoua avaient pour marabout le Chikh Si Mohammed Amzian, des Ouled Bou Khalfa ; leurs chefs étaient Amar Ou-Saïd Naït Kassi, pour les Ameraoua Fouaga, Aomar ben Mahied-Din, pour les Ameraoua Tahta.

Les Flissat Oum el-Lil étaient commandés par el-Hadj Mohammed Ben Zamoum et el-Hadj Mohammed Ou-Chakal ; leur marabout était Sidi Smaïl.

Le caïd du Sebaou, Mhamed ben Moustafa Bou Kirch, marchait aussi avec ses *moukahalia*, sa musique et ses étendards. C'était un homme très gros, grand ami de la chasse, d'un abord facile, bienveillant et affable, assez aimé des Kabyles. Les Makhzens des Ameraoua et des Abid reconnaissaient bien son autorité ; mais les tribus kabyles n'obéissaient qu'aux décisions adoptées en conseil par leurs chefs.

*

* *

À quels effectifs s'élevaient les contingents fournis par la Grande Kabylie ? Il serait bien difficile de le préciser ; mais, en tenant compte des forces que l'agha Ibrahim mit en ligne

devant nous au combat de Staouéli, et que l'on estime généralement à une cinquantaine de mille hommes[1] ; en tenant compte de ce que les beys de Constantine, de Titeri et d'Oran n'ont pas amené plus de deux mille combattants[2] ; en tenant compte des allées et venues, on arrive à évaluer le nombre des Kabyles qui ont quitté leurs tribus pour courir au secours d'Alger à au moins vingt-cinq mille. C'est un effort remarquable, puisque ces vingt-cinq mille hommes, qui ont marché, représentaient à peu près le dixième de la population.

Lorsque les contingents kabyles arrivèrent auprès d'Alger, Hussein Pacha alla au-devant d'eux, leur témoigna la joie que lui causait leur venue, s'entretint avec les notables, et leur promit qu'il leur donnerait des armes, de la poudre et des provisions de bouche. Il fit distribuer, séance tenante, des fusils aux Kabyles qui étaient venus sans armes. Il promit en outre, de donner deux cents réaux boudjoux, pour tout chrétien qu'on lui amènerait vivant, vingt-cinq réaux pour chaque tête de Français qu'on lui apporterait[3], et de récompenser dignement ceux qui se distingueraient dans les combats.

Les Kabyles campèrent avec le bey de Constantine, auprès du bordj El-Harrach, côté vers lequel on croyait que serait dirigée notre attaque. Ce ne fut qu'après notre débarquement qu'ils se portèrent vers Staouéli.

Les Kabyles étaient généralement bons tireurs ; ils le devaient à leur goût pour les armes et à leur éducation. Dès l'âge de quinze ans, les jeunes gens étaient tenus d'apprendre à se servir d'un fusil ; il y avait de grands tirs à la cible pendant les trois jours de l'Aïd el-Kebir, et il y avait, en outre, assez souvent, dans les villages, des tirs particuliers où les Kabyles aimaient à rivaliser d'adresse.

---

1. Pfeiffer estime le contingent kabyle arrivé au moment du débarquement des Français à seize ou dix-huit mille hommes (*La prise d'Alger racontée par un captif*).

2. *Annales Algériennes*, de Pélissier de Reynaud,1er v., p. 38.

3. On les paya d'abord 250 francs ; puis, quand elles devinrent trop nombreuses, on n'en donna plus que 25 francs.

Ce furent les contingents kabyles qui harcelèrent si vivement nos troupes, dans les premiers jours qui suivirent notre débarquement, et leur tir était peut-être supérieur à celui de nos soldats dont les fusils n'avaient pas la justesse des longs fusils kabyles[1].

Nous n'avons pas l'intention de raconter les combats qui eurent lieu jusqu'à la capitulation d'Alger ; nous ne pourrions rien dire à ce sujet qui ne soit déjà connu.

Après avoir combattu énergiquement, dans les premiers combats qui furent livrés, les Kabyles ne tardèrent pas à se laisser aller au découragement. Hussein Pacha avait promis de pourvoir à tous leurs besoins, et en effet, les premiers jours, il leur avait fait faire des distributions de vivres et de poudre, à Djenan el-Agha ; mais bientôt, il les laissa manquer de tout. Les approvisionnements de vivres et de fourrages faisaient défaut, mais les armes et la poudre abondaient. Le chaouch de l'agha, Mohammed ben Kanoun, lui avait dit, parait-il, que les Kabyles brisaient à dessein leurs mauvais fusils pour s'en faire donner de meilleurs, et qu'ils gardaient la poudre, au lieu de l'employer, pour s'en servir, sans doute, plus tard, contre les Turcs. Les Kabyles furent donc obligés d'aller chercher des vivres dans leur pays ; ce ne fut plus qu'un va-et-vient continuel, et l'armée auxiliaire fondit avec rapidité.

Un *meddah* kabyle a exhalé ainsi les plaintes des siens contre Hussein Pacha :

Hussein Pacha est un avare, combien de tas d'argent il a laissés !

Sidi El-Arbi[2] a publié qu'on donnerait des fusils et des cartouches,

Tout cela aux frais du gouvernement. Venez ! O tribus, combattre pour la guerre sainte !

Le nom de l'homme courageux sera mis en écrit, celui qui coupera une tête en recevra le prix.

---

1. *Annales Algériennes*, de Pélissier de Reynaud, 1er v., p. 40.
2. C'est l'interprète du Pacha.

***

Celui qui donne sa parole et qui la trahit, celui-là est un visage de malheur !

Il a voulu délivrer Alger, et il n'a pris nul souci de ses enfants !

Les Kabyles ont laissé beaucoup de morts, combien d'hommes excellents sont tombés !

Les chrétiens les ont rassasiés de poudre ; ils s'arrêtent dans la mêlée comme des taureaux[1].

***

Les Turcs se signalent par leurs rivalités ; ils sont comme un coffre de cuivre[2].

Celui qui tombe n'est pas relevé, qu'il aille à cheval ou qu'il aille à pied[3].

Une partie d'entre eux décourage les gens, une autre partie ne songe qu'à manger.

Ils sont rassasiés de leur résolution insensée, et nous en sommes rassasiés avec eux ; nous sommes comme la turbine dans le moulin.

***

Alger est belle d'ornements. On dit que son chef sera remplacé[4].

Le sommeil s'est emparé de ce Pacha ; il a scié sans avoir mesuré[5].

Pleurez, ô mes yeux, versez des larmes de sang ! Celui qui jouissait du bonheur l'a perdu.

---

1. Ceci doit être une allusion à la manière de combattre de nos troupes, en rangs serrés ; le poète les compare à un troupeau de bœufs qui fait face à un ennemi.
2. Le cuivre opposé à l'or est le symbole de la fausseté ; le poète compare le gouvernement turc à une caisse pleine de fausse monnaie.
3. C'est-à-dire, ils ne s'entr'aident pas, qu'ils soient reclus ou pauvres, grands ou petits.
4. Nous verrons plus loin à quoi ces paroles font allusion.
5. Le Pacha est comparé à un charpentier qui couperait son bois sans avoir pris ses mesures, et qui ne pourrait rien assembler.

Je suis errant, comme un possédé des mauvais génies ; je ressemble aussi à un singe sur son rocher[1].

***

Ma jambe est chancelante, mes yeux sont aveuglés par les larmes.

J'interroge tout passant : - Mon fils, où est-il ?

Il me répond : - Ne perdez pas l'espoir, il reviendra peut-être avec les derniers.

Ah ! sans doute, Ali, le lion de l'épaisse forêt, il est allé à la guerre sainte, et il est mort !

***

Que je plains sa femme, remarquable par sa belle chevelure.

O mon Dieu ! Donnez du courage à sa mère. Verra-t-on jamais son pareil !

*
* *

Les indigènes attribuèrent le désarroi qui se mit dans la défense d'Alger, et la mauvaise volonté d'une partie des troupes turques elles-mêmes, à un stratagème, qui aurait été employé par le chef de l'armée française, et dont nous n'avons trouvé aucune mention dans les relations du siège que nous avons consultées. Nous sommes obligé, pour nous faire comprendre, d'entrer dans quelques détails rétrospectifs.

Il y avait en 1822, auprès de l'*oukil El-Harj*, de la marine, un secrétaire turc, nommé Tahar Khodja, très intelligent, instruit, parlant plusieurs langues, de manières distinguées. Il était aimé de la population turque, et il était aussi dans les meilleurs

1. Le singe, accroupi sur son rocher, est pris comme l'image de la tristesse.

termes avec les consuls européens, qui n'avaient guère de relations qu'avec le personnel de la marine. L'*oukil El-Harj*, voyant que les consuls aimaient mieux traiter avec son secrétaire qu'avec lui-même, en conçut de l'ombrage ; il alla dire à Hussein Pacha que Tahar Khodja était un ambitieux, qui ne visait à rien de moins qu'au gouvernement d'Alger, et qu'il cherchait à faire révolter les janissaires dans le but de se faire élire dey. Ces manières de procéder étaient trop dans les habitudes du gouvernement d'Alger pour que Hussein n'ajoutât pas foi à ce rapport, et Tahar Khodja allait, sans doute, subir la seule peine que l'on connaît pour les faits de cette nature, c'est-à-dire la mort, si les consuls, à la protection desquels il avait fait appel en temps utile, n'avaient fait une démarche en sa faveur auprès du dey. Hussein Pacha consentit à faire grâce de la vie à Tahar Khodja, et il se contenta de l'exiler à Smyrne. Tahar Khodja fut très regretté, et il paraît même qu'une protestation contre l'injustice commise à son égard fut envoyée au Grand Seigneur. Quoi qu'il en soit, il eut à Constantinople, une rapide fortune, car on le retrouve à la bataille de Navarin (20 octobre 1827), comme commandant en second de la flotte turco-égyptienne.

La Porte Ottomane ayant voulu, au mois de mai 1830, tenter un dernier effort pour éviter la guerre entre la France et un pays sur lequel elle avait des droits de suzeraineté, en envoyant à Alger un fondé de pouvoirs, soit pour exiger de Hussein Pacha les réparations que nous avions demandées, soit pour le renverser et se mettre à sa place, ce fut Tahar Khodja (qui était devenu Tahar Pacha) qui fut choisi pour cette mission.

La frégate que montait l'envoyé turc ne put échapper à la surveillance de la station navale qui faisait le blocus d'Alger ; emmené, par la *Duchesse de Berry*, à la rencontre de la flotte qui portait notre armée expéditionnaire, Tahar Pacha fut présenté, le 26 mai, à bord de la *Provence*, au général commandant en chef et à l'amiral.

«C'est un homme de 45 ans environ, dit le général de Valazé, dans ses notes inédites sur l'expédition d'Alger ; une belle barbe, un peu grise, une physionomie très agréable, des yeux bleu-clair très gracieux, d'une taille très élevée, une robe d'étoffe amaranthe, avec des broderies très riches et très hautes au bas de la robe.»

Après une entrevue, où aucune question importante ne fut traitée, Tahar Pacha se remit en route pour Toulon, toujours escorté par la *Duchesse de Berry*, et il envoya, par le télégraphe, au gouvernement français, des propositions d'arrangement, qui ne pouvaient plus être acceptées, après que tous les frais de l'expédition avaient été faits, et que notre armée était en route pour Alger.

Trois mois après sa rencontre avec notre flotte, Tahar Pacha recevait le fatal cordon[1].

Revenons maintenant à notre récit. Dès les premiers jours du débarquement des Français à Sidi-Ferruch, des proclamations, apportées par les prisonniers arabes que nous avions relâchés, furent répandues dans Alger. Il y était dit, racontent les indigènes, que l'armée qui était débarquée, agissait pour le compte du Grand Seigneur ; qu'elle n'avait d'autre mission que de renverser du trône Hussein Pacha pour le remplacer par Tahar Pacha, et que les gens qui ne chercheraient point à s'opposer à ce dessein n'auraient rien à craindre.

Le premier individu qui fut pris, porteur de cette proclamation, fut décapité à Bab-el-Djdid, et son corps resta trois jours exposé, avec la lettre placée sur la poitrine[2].

Des prisonniers relâchés racontèrent qu'ils avaient vu Tahar Pacha au camp français ; ils le représentaient couvert de vêtements dorés, la tête recouverte d'un cachemire rouge, armé

1. *Mémoires d'un officier d'état-major*, par le baron de Penhoen, p. 3.
2. C'était l'interprète militaire Garoué qui s'offrit pour porter les proclamations aux Arabes, et qui fut décapité par ordre du Pacha. (Ndr).

d'un sabre doré dont la poignée était garnie de pierres précieuses, et ayant à la main une pipe turque, dont le tuyau, tout en or, était garni d'émeraudes[1].

Cette comédie a-t-elle été imaginée et exécutée, à l'insu du commandement, par les interprètes coptes qui accompagnaient l'armée expéditionnaire, dans le but de jeter la désunion dans Alger ? Ces récits des prisonniers étaient-ils des mensonges inventés et répandus par les ennemis de Hussein Pacha ? Nous ne saurions le décider ; toujours est-il qu'il est certain que les bruits dont nous parlons ont eu cours au moment du siège et qu'ils ont produit un résultat qui nous a été avantageux. On lit, en effet, dans l'ouvrage du général Berthezène intitulé *Dix-huit mois à Alger,* à propos de la rencontre en mer de Tahar Pacha (page 53) : «l'apparition de ce Turc nous fut utile. Dans la ville d'Alger, on le crut au milieu de nous, et cette opinion nous y fit des partisans.»

Une grande partie des Turcs d'Alger accueillit donc ces nouvelles sans rechercher si elles étaient vraies ou seulement vraisemblables. Beaucoup trouvèrent peu utile de se faire tuer pour soutenir Hussein Pacha contre l'autorité du Grand Seigneur ; aussi, les voyait-on dans les rues, fumer leurs pipes et jouer aux dames avec autant de tranquillité que si rien d'extraordinaire ne se fût passé. Ceux qui étaient obligés d'aller au combat avaient soin de ne pas trop s'exposer, et ils se cachaient derrière les arbres des jardins. De cette milice qui, dans les premiers combats, s'était battue avec une remarquable bravoure, il ne resta bientôt plus, autour de Hussein, qu'un noyau de fidèles dont le courage ne se démentit pas jusqu'au dernier moment[2].

---

1. Il est à remarquer que Hamdan ben Othman Khodja, dans son libelle, intitulé *Le Miroir*, dans lequel il a recherché toutes les circonstances qui pouvaient être défavorables aux Français, et où deux de nos proclamations sont rapportées, ne parle pas de ces faits.

2. Les faits que nous venons d'indiquer expliqueraient peut être pourquoi, au moment des premiers pourparlers pour la capitulation, les Turcs offrirent au général de Bourmont la tête de Hussein Pacha. Pfeiffer raconte (*La prise d'Alger racontée par un captif*) qu'une conjuration, formée par 46 janissaires qui voulaient venger la mort de Yahia

Les soldats turcs qui avaient accueilli avec crédulité les bruits dont nous parlons plus haut, non contents de ne faire que le moins possible pour la défense d'Alger, décourageaient encore les indigènes qui étaient venus au secours de la ville[1].

«Vous êtes bien naïfs, disaient-ils aux Kabyles, de venir vous faire tuer pour Hussein Pacha ; vous croyez combattre pour la religion, et vous ne combattez que pour empêcher ce pacha d'être remplacé par un autre. Lorsque vous vous serez bien affaiblis pour le défendre, c'est contre vous qu'il se tournera pour vous faire payer des impôts.»

Ces discours, la conduite des soldats turcs, les proclamations, écrites ou non du commandant en chef de l'armée française, qu'on trouvait dans les rues, produisaient l'effet qu'on pouvait en attendre : les Kabyles désertèrent par bandes pour regagner leurs montagnes.

Hussein Pacha, prévenu de ces désertions, envoya des cavaliers sur les chemins pour ramener les fuyards. Il installa un poste à El-Harrach pour les empêcher de passer la rivière et leur faire rebrousser chemin ; le passage fut forcé à coups de fusil. Hussein Pacha essaya bien de ramener les Kabyles, en leur promettant de ne plus les laisser manquer de rien, mais il était trop tard.

Il ne resta bientôt plus, des contingents kabyles, que quelques fanatiques de guerre sainte qui ne se décidèrent à

Agha, devait éclater au moment de l'Aïd el-Kebir, c'est-à-dire dans les premiers jours de juin 1830. On devait mettre à mort le pacha et ses ministres, traiter avec la France pour obtenir la paix ou se jeter dans les bras de l'Angleterre en cas d'insuccès. Hussein, prévenu à temps, fit mettre à mort les sept instigateurs du complot et bannit les autres conjurés. Depuis lors il conçut beaucoup de méfiance pour son entourage.

1. D'après le même récit, au moment où on payait encore les têtes de Français 200 et 250 francs, un Turc coupa la tête d'un Kabyle pour obtenir cette prime ; mais les compagnons du mort s'en aperçurent et voulurent obtenir vengeance ; une collision allait en résulter ; mais il parvint à l'empêcher, et les plaignants furent conduits devant l'agha qui leur dit simplement que si les Kabyles portaient des turbans et se rasaient la tête, de pareilles méprises n'arriveraient pas. Les Kabyles auraient conservé, de cette affaire, un tel ressentiment, qu'ils auraient, pour se venger, lâché pied à la bataille de Staouéli, au plus fort du combat, et jeté le désordre dans l'armée algérienne.

rentrer chez eux que lorsqu'ils eurent vu le Fort l'Empereur sauter dans les airs.

*
* *

Le jour où la nouvelle de l'entrée des Français dans Alger arriva en Kabylie, le caïd de Bordj Sebaou, Mhamed ben Moustafa, venait de recevoir les cheikhs des Ameraoua qui lui apportaient l'impôt appelé *ferrik*, lequel se payait en argent. Comprenant qu'après la chute d'Alger il ne lui restait plus qu'à se retirer, le caïd prit le parti de distribuer aux principaux chefs du pays l'argent qu'on venait de lui apporter afin qu'on le laissât partir sans l'inquiéter. Les Oulad Ou-Kassi, Mançour des Oulad bou Khalfa, Ahmed Naït Yahia des Beni Ouaguennoun, Allal ben S'rier de Dra-Ben-Khedda, reçurent chacun cinquante douros ; le reste fut partagé entre El-Hadj Mohammed Ben Zamoum des Flissat Oum-el-Lil, Ali Ou-Mahied-Din de Taourga, et les chefs de Bordj Sebaou ; le caïd ne réserva rien pour lui, pensant bien, d'ailleurs, qu'on ne lui laisserait rien emporter.

Mhamed ben Moustafa se mit en route avec la garnison de Tizi-Ouzou et tout son personnel, et il se rendit à Médéa, auprès de l'ex-bey de Titeri, Moustafa Bou Mezrag. La garnison de Bor'ni partit de même, protégée par l'*anaïa* des marabouts de la zaouïa de Sidi Abd-er-Rahman bou-Goberin, des Beni Smaïl.

L'ex-bey de Titeri, dont nous venons de parler, avait fait sa soumission au général de Bourmont dès le lendemain de notre entrée à Alger ; mais cela ne l'empêchait pas de se considérer comme le représentant de l'autorité turque dans la province et il cherchait à rallier, autour de lui, tous les débris de l'ancien gouvernement. Il en arriva à s'attribuer le titre de pacha, à se créer une cour, à nommer un *kheznadji* et un agha, et même à battre monnaie.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il entreprit, quelque temps après les événements que nous venons de raconter, de restaurer le caïdat du Sebaou en y envoyant, comme caïd, El-Hadj Hassen ben Habib, qui avait déjà exercé ce commandement pendant deux ans (de 1823 à 1825).

El-Hadj Hassen séjourna, pendant environ un mois, à Bordj Sebaou ; puis voyant que son autorité était méconnue, il sollicita l'*anaïa* d'El-Hadj Mohammed Ben Zamoum pour se retirer. Après son départ, tout fut mis au pillage, dans le bordj, par les tribus kabyles qui faillirent même se battre entr'elles pour le partage du butin. Le troupeau du *beylik*, qui comptait 120 bœufs ou vaches, fut partagé entre les tribus, et le reste du butin fut vendu aux enchères, après que les chefs se furent adjugé les armes les plus précieuses.

La chute du gouvernement turc ne changea, pour ainsi dire, rien à la situation des tribus kabyles qui étaient accoutumées à l'indépendance ; mais elle jeta dans l'anarchie les tribus qui étaient habituées à recevoir leurs chefs de l'autorité turque. La période, pendant laquelle dura cette anarchie, est désignée sous le nom de *zman boubelik* ou sous celui de *doult el hamel*.

El-Hadj Mohammed Ben Zamoum prit sous sa suprématie toutes les tribus des Issers jusqu'à l'oued Sebaou ; Ahmed Naït Yahia, chef des Beni Ouaguennoun, mit de son côté, sous sa dépendance, les Beni Slyim, les Beni Tour, les Taourga et la ville de Dellys. Les Oulad Mahied-Din, de Taourga, s'étaient réfugiés aux Beni Ouarzedin, dans les Flissat Oum-el-Lil. Ahmed Naït Yahia perçut à son profit le droit de douane, qui était payé par les bateaux qui venaient faire le commerce dans ce port. La marine indigène de Dellys, qui devait disparaître entièrement après notre occupation de cette ville, comptait encore une dizaine de felouques qui faisaient du cabotage le long de la côte, sans guère dépasser Bougie à l'est, Cherchell à l'ouest.

El-Hadj Mohammed Ben Zamoum et Ahmed Naït Yahia prirent, entre eux, pour limite, le cours inférieur du Sebaou.

Les désordres produits par l'anarchie, dans les tribus des Issers, devinrent bientôt si intolérables que les populations s'entendirent pour adopter des institutions démocratiques copiées sur celles des tribus kabyles : chaque tribu se donna un certain nombre de chefs, qu'on appela *Oumana,* et qui formèrent un conseil chargé de l'administration et de la police.

Le territoire des Ameraoua, qui avait toujours été un champ clos où les tribus des deux rives du Sebaou vidaient leurs querelles, fut abandonné par ses habitants qui se réfugièrent dans la montagne. Il en arriva de même pour le territoire des Abid d'Aïn Zaouïa.

Les cavaliers du makhzen, qui avaient longtemps régné en maîtres, se trouvèrent pendant quelque temps réduits à l'impuissance ; ce ne fut que peu à peu qu'ils établirent leur ancienne influence, comme nous le verrons plus loin.

*
* *

Dès les premiers jours de la conquête d'Alger, El-Hadj Mohammed Ben Zamoum, qui était un de ceux qui nous avaient combattus avec le plus d'ardeur (il avait perdu dans la lutte trois membres de sa famille), écrivit au général de Bourmont que, frappé de la promptitude avec laquelle les Français s'étaient emparés d'Alger, lui et ses compatriotes avaient compris que Dieu les destinait à régner à la place des Turcs, et que ce serait folie que de vouloir s'opposer aux décrets de la Providence. En conséquence, il offrait d'user de son ascendant pour réunir les hommes influents de la province d'Alger et leur proposer les bases d'un traité qui règlerait, à l'avantage de tous, la nature de nos rapports avec les Arabes, tant dans l'intérêt actuel que dans celui des races futures. Il priait le général en chef de considérer que, pour qu'un pareil traité fût solide, il ne devait pas être imposé par la force à la faiblesse,

mais librement débattu et consenti, parce qu'alors tout le monde travaillerait de bonne foi à le maintenir[1].

Le général de Bourmont ne crut pas devoir tenir compte de ces ouvertures pacifiques, qu'il ne regardait sans doute pas comme sérieuses.

El-Hadj Mohammed Ben Zamoum ayant eu connaissance du projet du général en chef d'aller pousser une reconnaissance à Blida, lui écrivit de nouveau pour l'en dissuader, lui disant que, malgré la stupeur produite par la défaite des Turcs, les tribus des montagnes se disposaient à combattre pour l'indépendance de leur territoire. Il l'engageait à s'abstenir de s'avancer dans le pays, jusqu'à ce qu'un traité en bonne forme eût réglé la nature de nos relations avec les Arabes.

Le général de Bourmont ne se rendit pas à ces observations. Il partit pour Blida avec une petite colonne qui comptait environ 1.200 hommes, le 23 juillet, le jour même que devait avoir lieu la réunion des chefs arabes provoquée par Ben Zamoum. Le général de Bourmont arriva, sans encombre, le soir même, à Blida, et il fut parfaitement accueilli par les habitants ; mais le lendemain, quand il voulut se mettre en marche pour rentrer à Alger, il vit la petite colonne qu'il conduisait, assaillie par des nuées d'Arabes et de Kabyles conduits par El-Hadj Mohammed Ben Zamoum.

Nos troupes se conduisirent d'une manière brillante, et elles repoussèrent, en cheminant vers Alger, toutes les attaques des indigènes qui ne cessèrent qu'à la nuit tombante, lorsque nous fûmes arrivés près de Boufarik ; mais nous n'en eûmes pas moins beaucoup de monde hors de combat.

La rupture avec Ben Zamoum était un fait accompli, et aucune tentative de négociation ne fut plus renouvelée.

On peut se demander si ce chef kabyle eût été en mesure de faire respecter, par les populations indigènes, le traité qu'il

1. Voir *L'Afrique Française* de P. Christian, pp. 9 et 48, et les *Annales Algériennes* de Pélissier de Reynaud, 1er v. p. 100.

voulait proposer au général en chef. Il est certain qu'il n'était pas facile de contenir les tribus pillardes de la Mitidja, et El-Hadj Mohammed Ben Zamoum n'aurait sans doute pas réussi à nous garder complètement contre les entreprises des maraudeurs ; mais il est probable qu'il aurait pu maintenir la Grande Kabylie dans la neutralité.

En effet, comme nous l'avons dit dans un précédent article[1], non seulement Ben Zamoum était obéi par les Flissat Oum el-Lil, mais encore les Beni Khalfoun, les Nezlioua et une partie des Guechtoula reconnaissaient son autorité ; il pouvait donc intercepter toutes les routes de la Mitidja aux tribus de l'intérieur qui auraient voulu se porter contre nous. D'un autre côté, les Kabyles qui ne pouvaient trouver sur leur sol les grains nécessaires à leur consommation, ne pouvaient vivre sans commerce, et ils avaient intérêt à se ménager l'accès de nos marchés, où leurs produits trouvaient des débouchés avantageux.

El-Hadj Mohammed Ben Zamoum avait, à l'époque dont nous parlons, environ 70 ans ; c'était un homme sage, ami de la paix, et il eût sans doute fait tout ce qui dépendait de lui pour tenir ses promesses. «Il n'agissait, dit le général Daumas dans son ouvrage sur la *Grande Kabylie*, qu'après avoir mûrement réfléchi, prenait conseil des gens renommés pour leur sagesse, et ne laissait jamais sortir une parole malveillante de sa bouche. Sa maison était la maison de Dieu, à cause de la magnificence de son hospitalité. L'injure lui était inconnue.»

Cette autre citation, extraite du *Voyage dans la régence d'Alger* par Rozet, fera apprécier Ben Zamoum au point de vue militaire :

«La seule fois, dit l'auteur, que j'aie remarqué une espèce d'ordre de bataille parmi ces barbares, c'est lorsque nous trouvâmes, devant Blida, le corps d'armée de Benzahmoum : ce chef berbère, qui ne croyait alors avoir affaire qu'à notre avant-garde, avait rangé ses troupes sur une ligne à peu près droite,

1. «Les Oulad ben Zamoum», année 1875 de la *Revue africaine*, p. 32.

dont son infanterie, appuyée à la montagne, formait la gauche, et sa cavalerie, la droite, qui s'étendait fort avant dans la plaine ; mais tout cela prit la fuite, après avoir tiré quelques coups de fusil, lorsque nos régiments commencèrent à se former en bataille...»

Quelque temps après notre reconnaissance dirigée sur Blida, l'assemblée des chefs des tribus, dont nous avons parlé plus haut, eut lieu au cap Matifou ; mais la situation n'était plus la même que lorsque Ben Zamoum avait proposé, pour la première fois cette réunion ; l'affaire de Blida, que les indigènes regardaient comme un succès (car ils croyaient que nous avions reculé devant eux) avait changé leurs dispositions. Peu nombreux furent les chefs qui osèrent encore parler de relations amicales à garder avec nous ; la presque unanimité fut pour la guerre.

«Autour de ce Sénat patriarcal, dit le baron Barchou de Penhoën, dans ses *Mémoires d'un officier d'état-major*, s'agitait une foule immense, brandissant ses armes, caracolant sur ses chevaux, ne manquant pas d'applaudir, avec de bruyantes acclamations, aux discours de ceux de ses cheikhs qui voulaient la guerre. Peuple et Sénat, sous l'impression de cette prétendue victoire de Blida, se laissèrent enfin aller de concert à cet entraînement guerrier ; la guerre fut résolue tout d'une voix, au milieu de bruyantes et belliqueuses clameurs.»

À la suite de cette assemblée, une grande agitation se répandit dans la campagne et même parmi les Arabes d'Alger ; on crut devoir prendre des précautions extraordinaires pour pouvoir balayer la ville avec notre artillerie dans le cas où une émeute y éclaterait. Moustafa Bou Mezrag, dont la conduite depuis sa soumission avait toujours été fort douteuse, ne tarda pas à lever le masque, et le 21 août, il nous déclara la guerre. Dans un manifeste, il nous menaçait de venir, sous peu de jours, à Aïn Rebot, avec une armée de 200.000 hommes.

Au mois de novembre 1830, une expédition fut dirigée contre lui. La colonne expéditionnaire entra à Blida, le 18 novembre, et elle continua sa marche sur Médéa, le 21, en laissant, dans la ville, un détachement de troupes sous les ordres du colonel Rulhières.

Sur ces entrefaites, une horde de Kabyles, conduite par El-Haoussine Ben Zamoum, fils aîné du cheikh des Flissa, lequel était malade en ce moment, arriva dans la Mitidja. Ayant appris l'occupation de Blida, El-Haoussine Ben Zamoum appela à lui les Khachna, les Beni Moussa, les Beni Misra, tribus qui passaient pour soumises, et marcha sur la ville, les fantassins, en suivant le pied de l'Atlas, et les cavaliers, en traversant la plaine, pour voir s'il n'y aurait pas à faire quelque razzia. Ces derniers rencontrèrent, près de Boufarik, un convoi de cent chevaux, conduit par cinquante hommes d'artillerie et commandé par deux officiers, qui allait chercher des munitions à Alger. Ils attaquèrent ce convoi, dont tous les conducteurs furent impitoyablement massacrés ; pas un seul homme n'échappa. El-Haoussine continua sa route sur Blida ; son avant-garde apparut, le 22 novembre, sur les hauteurs qui dominent cette ville[1]. Les Kabyles voulurent s'approcher de l'enceinte ; mais quelques coups de mitraille les forcèrent à s'éloigner, et ce ne fut que le 26, après avoir réuni toutes leurs forces, évaluées à 6 ou 7.000 hommes, qu'ils se décidèrent à tenter l'attaque.

Avec l'aide des Arabes de la ville qui avaient fourni des outils et des travailleurs, des brèches furent facilement faites aux murailles, et les Kabyles pénétrèrent dans la place. La position de la petite garnison de Blida devenait extrêmement critique, lorsqu'un stratagème audacieux vint la sauver. Le chef de bataillon Coquebert reçut l'ordre de sortir, par la porte d'Alger, avec deux compagnies de grenadiers, et de prendre l'ennemi à revers, en pénétrant dans la ville par les brèches de

1. *Dix- huit mois à Alger*, par le général Berthezène, pp. 154 et 155.

la muraille. Ce mouvement, d'où dépendait le salut de la garnison, fut exécuté avec vigueur et intelligence.

Les Kabyles crurent d'autant plus facilement à l'arrivée de l'avant-garde de la colonne de Médéa, qu'un *moudden* se mit à crier, à ce moment, du haut d'un minaret, que cette colonne marchait sur la ville ; ils hésitèrent et reculèrent en désordre. El-Haoussine Ben Zamoum faillit être pris par la petite troupe conduite par le commandant Coquebert. Poussés par le désespoir, les Kabyles s'élancent sur une pièce d'artillerie ; ils sont reçus par une volée de mitraille qui fait d'affreux ravages dans leurs rangs ; frappés de terreur, ils ne songent plus qu'à fuir, traqués par nos soldats. Les Kabyles perdirent près de 400 hommes dans cette sanglante affaire.

Malgré cette sévère leçon, El-Haoussine Ben Zamoum voulait renouveler son attaque, le 27, lorsque le retour de l'armée expéditionnaire de Médéa le fit renoncer à son projet. Il n'y eut plus que des escarmouches sans importance pendant la marche de nos troupes sur Alger.

Nous allons maintenant nous occuper d'un nouveau personnage qui a joué, pendant plusieurs années, avec peu de succès, il est vrai, le rôle d'agitateur en Kabylie, et qui devint plus tard, khalifa d'Abd-el-Kader ; nous voulons parler du marabout Si El-Hadj ben Sidi Saadi[1].

Ce marabout était descendant de Sidi Saadi, mort à Alger, en odeur de sainteté, vers 1710, et dont la koubba, qui était située au-dessus du jardin Marengo, près du nouveau rempart, a été démolie par le génie en 1870. La charge d'*oukil* de la koubba était héréditaire dans la famille de Sidi Saadi qui vivait ainsi des offrandes des fidèles et du produit des fondations pieuses faites à la koubba ; cette famille avait même acquis une certaine fortune.

1. Les renseignements concernant ce marabout nous ont été donnés, en grande partie, par M. Hassen ben Brihmat, directeur de la médersa d'Alger.

Si El-Hadj Ali dont nous nous occupons[1] avait une grande dévotion pour le tombeau de Sidi Ali Ou-Moussa, dans les Maâtka, et il y conduisait tous les ans, les pèlerins d'Alger et des environs. C'est de cette façon qu'il avait établi ses premières relations avec les Kabyles.

En 1827, Si El-Hadj Ali était allé en pèlerinage à La Mecque sur un des deux navires que le gouvernement d'Alger mettait à la disposition des pèlerins. Lorsque l'époque du retour fut arrivée, la côte algérienne était bloquée par la flotte française, et les deux navires turcs jugèrent prudent de rester à Alexandrie. Les pèlerins rentrèrent chez eux comme ils purent, les uns par mer, les autres par terre, en suivant le littoral. Si El-Hadj Ali séjourna deux ans dans le Levant ; puis, après la chute d'Alger, la route devenant libre, il prit la mer pour retourner dans sa ville natale. Les hasards du voyage le conduisirent à Livourne où Hussein Pacha s'était retiré après la reddition d'Alger. Si El-Hadj Ali eut des entretiens avec le pacha déchu ; mais il n'est pas à supposer que ce soit là qu'il ait puisé l'idée de nous combattre ; car Hussein ne fit, paraît-il, que lui exprimer sa satisfaction de la tournure qu'avaient prise les choses. Il était rare, en effet, que les deys d'Alger mourussent de maladie, et il n'aurait guère eu à attendre, s'il était resté au pouvoir, qu'une mort violente, soit de la part du Grand Seigneur, soit de la part de la milice turque. Quoi qu'il en soit, à peine arrivé à Alger, Si El-Hadj Ali se mit en quête de tous les mécontents ; il acheta un cheval, lui qui n'avait jamais eu d'autre monture qu'un mulet, et il alla plusieurs fois visiter la koubba de Si Ahmed ben Youcef, de Miliana, et celle de Si Ali ben M'barek, de Koléa, pour y rencontrer nos plus ardents ennemis. Le but qu'il poursuivait était tout simplement de nous chasser du pays et de s'asseoir sur le trône de Hussein Pacha[2].

1. Un frère de ce marabout, âgé d'environ 90 ans, existe encore aujourd'hui à Alger.
2. *Annales Algériennes*, 1er v. p. 198.

Il emmena encore une fois des pèlerins, en petit nombre, à la zaouïa de Sidi Ali Ou-Moussa ; et ne voulant plus rentrer à Alger où il se serait trouvé en contact avec les chrétiens, il se fixa aux Beni Khalfoun, auprès de la famille des Oulad Ali ben Aïssa.

Si El-Hadj Ali était un homme instruit, assez intelligent, fanatique ; il jouissait d'une assez grande réputation de piété, bien qu'on lui connût un certain penchant pour les produits de la vigne. Seulement, il n'était rien moins qu'un guerrier ; il n'avait aucun prestige sur les indigènes, et il n'avait aucune des qualités qui font le chef militaire. Ce fanatique racontait que le Prophète lui était apparu, pour lui prédire la ruine prochaine des Français ; cent *houris* étaient promises à chaque guerrier qui succomberait dans la lutte, et mille à tout fidèle croyant qui tuerait un chrétien[1].

De sa retraite des Beni Khalfoun, il noua des relations avec les principaux chefs de la Kabylie pour les décider à nous faire la guerre ; nous le retrouvons, le 10 juillet 1831, avec El-Hadj Mohammed Ben Zamoum et une colonne d'insurgés, au camp de Sidi Rezine, sur la rive droite de l'Harrach.

En même temps, un autre camp d'insurgés, sous les ordres du fils de Moustafa Bou Mezrag, se formait près de Boufarik. Des partis nombreux se répandirent dans le *Fahs*, attaquèrent les cultivateurs européens, en tuèrent quelques uns, et forcèrent les autres à se réfugier dans Alger. La terreur grossissait le nombre de nos ennemis, et la consternation fut alors générale dans la population civile européenne.

Le 17 juillet, les gens de Ben Zamoum passèrent l'Harrach, et attaquèrent la Ferme Modèle, avec beaucoup de résolution, et en incendiant les récoltes. Tous nos postes extérieurs durent se replier, et la position devenait critique, lorsque l'arrivée de secours obligea l'ennemi à repasser la rivière et à rentrer dans son camp.

---

1. *L'Afrique Française*, par P. Christian, p. 135.

Le lendemain, l'attaque recommença ; mais, au premier coup de canon, le général Berthezène partit d'Alger avec une division de 3.000 hommes, et il eut bientôt dispersé les bandes kabyles, qui n'attendirent pas le choc de nos troupes et levèrent leur camp avec précipitation.

Le 19 juillet, la Ferme fut de nouveau attaquée, mais, cette fois, ce fut par les Arabes du rassemblement de Boufarik, auquel s'était joint Si El-Hadj Ali ben Sidi Saadi, avec un renfort de gens des Zouatna. Le général Berthezène n'eut pas plus de peine à en venir à bout : il poursuivit les insurgés jusqu'à Boufarik ; ils se dispersèrent complètement, et il ne resta plus d'ennemis à combattre.

Quelques jours après, le 24 juillet, El-Hadj Mahi ed-Din Es-Sr'ir ben Sidi Ali el-Mobarek, de Koléa, fut nommé agha, et la Mitidja jouit, pendant quelque temps, d'une tranquillité parfaite.

Le massacre des habitants du douar d'El-Aoufia[1] (10 avril 1832), ordonné par le duc de Rovigo, pour punir un acte de brigandage, commis sur leur territoire, mais dont on reconnut plus tard qu'ils étaient innocents, jeta une grande émotion dans les tribus, et El-Hadj Ali ben Sidi Saadi ne manqua pas d'en profiter pour aller prêcher de nouveau la révolte. Le premier effet de ces prédications fut le massacre d'un détachement français qui arriva le mois suivant.

Un Arabe de la Mitidja avait prévenu les Issers et les Ameraoua, qu'un détachement de soldats allait, tous les jours, faire des foins dans les prairies de la Rassauta, et qu'il pouvait donner le moyen de le surprendre. Deux cents cavaliers de ces tribus se réunirent, et ils vinrent tendre une embuscade dans les environs de la Maison-Carrée ; l'Arabe, dont nous avons parlé, posté en cet endroit, devait guetter le moment favorable et

1. Ce douar appartenait à une fraction du même nom de la grande tribu des Arib ; il était campé sur la route du Fondouck, à peu de distance de l'embranchement de la route de l'Alma. La fraction d'El-Aoufia habite Aïn-Bessem, dans le cercle d'Aumale.

donner le signal de l'attaque. Trente-sept hommes de la Légion étrangère étaient occupés à faucher lorsqu'ils se virent enveloppés tout à coup par une nuée de cavaliers. Nos soldats firent bonne contenance, et ils allèrent se retrancher dans l'enclos du marabout de Sidi Mhamed Touri[1] où ils se défendirent vaillamment. Lorsque toutes leurs cartouches furent épuisées, ils restèrent sans défense contre des agresseurs qu'ils ne pouvaient atteindre, et ils furent tués les uns après les autres. Un seul échappa au carnage, en abjurant sa religion : c'est un soldat d'origine allemande, qu'Ali Ou-Dachen, cheikh de Bordj Sebaou, prit sous sa protection et emmena en croupe sur son cheval ; on l'appela Ahmed el-Mechahed. Il resta pendant quelque temps à Bordj Sebaou, et il profita de la première occasion pour s'échapper[2].

Les musulmans n'eurent, paraît-il, dans l'affaire de Si Mhamed Touri, que trois morts et quelques blessés, parmi lesquels étaient El-Hadj Aomar Ou-Mahied-Din, de Taourga.

Le général Buchet fut envoyé, par mer, avec 1.200 à 1.500 hommes, pour venger ce massacre ; il devait débarquer sur la côte des Issers ; mais ayant trouvé l'ennemi sur ses gardes, il rentra à Alger sans avoir rien fait.

Si El-Hadj Ali, continuant ses intrigues, amena la formation d'un vaste complot dans lequel notre agha El-Hadj Mahied-Din finit par entrer ; et, à la fin de septembre 1832, nous voyons toutes les tribus insurgées se réunir à Soukali, près de Boufarik. Comme Si El-Hadj Ali était plus intriguant qu'homme de guerre, ce fut El-Hadj Mohammed Ben Zamoum qui fut le chef de la coalition.

Le 2 octobre, une colonne, commandée par le général Fodoas, fut envoyée contre le rassemblement de Soukali, tandis

1. Ce marabout est situé un peu au nord de la route de l'Alma, à hauteur de l'embranchement de la route qui conduit au Fondouck.

2. Des indigènes prétendent qu'Ali Ou-Dachen le maria à une femme de sa maison, et qu'il est mort à Bordj Sebaou.

qu'une autre colonne, commandée par le général Brossard, se portait sur Koléa.

Les insurgés tendirent, pendant la nuit, une embuscade à l'avant-garde de la colonne Fodoas, au débouché des marais, près du marabout de Sidi Aïd ; dans le premier moment de surprise, leur attaque jeta le désordre dans nos troupes, qui auraient peut-être été mises en déroute sans l'énergie du commandant Duvivier. La cavalerie arabe, chargée par la nôtre, s'enfuit lâchement, abandonnant ses fantassins, dont une centaine furent sabrés. L'ennemi fut culbuté partout.

Une deuxième attaque tentée le lendemain, au moment où nos troupes reprenaient la route d'Alger, n'eut pas meilleur succès.

Après le combat de Sidi Aïd, les Arabes rentrèrent chez eux, honteux du mauvais succès de leur folle entreprise. Ben Zamoum, peu satisfait de leur conduite dans cette circonstance, se retira dans sa tribu ; il ne voulut plus se mêler de rien, et resta longtemps étranger à toute intrigue politique.

Pendant cinq ans, les Kabyles ne reparurent plus dans la Mitidja. Les tribus qui bordent la plaine du côté de la Kabylie, Khachna, Beni Moussa, Zouatna, avaient fait leur soumission, et elles étaient administrées par des caïds nommés par l'autorité française ; elles empêchaient les bandes de maraudeurs d'aller tenter fortune sur les points occupés par nos colons. D'ailleurs, une mesure excellente avait été prise, au mois de juin 1834 : les Aribs, dispersés dans la Mitidja, avaient été réunis en tribu makhzen, près de la Maison-Carrée, sous les ordres du caïd Ben Zekri, et ils faisaient la police de la plaine.

Les tribus de la Kabylie auraient bien pu, si elles l'avaient voulu, briser la faible barrière que leur opposaient les tribus soumises ; mais, comme nous l'avons dit plus haut, elles avaient besoin du commerce pour subsister : elles trouvaient, sur nos marchés, pour leurs huiles, des prix beaucoup plus rémunérateurs qu'en pays arabe, et un écoulement plus assuré.

Aussi, bien qu'aucun traité n'ait été conclu, les Kabyles ne commirent plus aucun acte d'hostilité jusqu'au moment où Abd-el-Kader vint de nouveau soulever le pays pour la guerre sainte.

*
* *

Nous allons nous occuper maintenant des événements qui s'étaient accomplis en Kabylie pendant la période que nous venons de parcourir.

Comme nous l'avons dit plus haut, après le départ des Turcs, les tribus de la montagne qui s'étaient toujours administrées directement elles-mêmes, n'avaient éprouvé aucun choc et avaient continué à vivre suivant leurs coutumes ; celles qui étaient administrées directement par les Turcs avaient été livrées pendant quelques temps aux rivalités de partis et à l'anarchie ; les tribus makhzen avaient quitté, en partie, leurs plaines qu'elles ne pouvaient plus défendre et s'étaient réfugiées dans les tribus kabyles. Peu à peu nous verrons ces dernières se reconstituer, se mêler aux querelles des grandes tribus kabyles, en leur donnant l'appoint de leurs cavaliers, et finir par reprendre une certaine suprématie. Les Abid d'Aïn Zaouïa ne jouèrent cependant qu'un rôle secondaire : leur origine nègre les empêchait de prendre de l'influence sur les tribus et, s'ils produisirent de braves soldats et de vigoureux cavaliers, ils n'eurent pas d'hommes marquants par leur intelligence, d'hommes vraiment supérieurs.

Dans les Ameraoua el-Fouaga, la famille des Oulad Ou-Kassi, qui avait été tenue dans une position d'infériorité depuis la mort de Mhamed Ou-Kassi à Bordj Sebaou, en 1820[1], ne tarda pas à se débarrasser de ses entraves et à reprendre son ancienne situation.

1. *Revue africaine*, année 1874, page 71.

Le chef de la famille était, à l'époque, par droit d'aînesse, Bel-Kassem Ou-Kassi, fils aîné de Mhamed, mais le véritable chef, par l'âge et par l'influence qu'il exerçait, était Amar Ou-Saïd Ou-Kassi, frère cadet du même Mhamed Ou-Kassi. C'était un homme sage, bien posé, brave cavalier, mais peu ambitieux ; il s'occupait beaucoup de culture, c'est lui qui a créé le jardin Tabokert, près de Tamda, et le moulin à eau de Chaïb, alimenté par une dérivation de la rivière des Beni Fraoucen. Les deux hommes de cette famille qui doivent jouer le rôle le plus important pendant la période française sont : Bel-Kassem Ou-Kassi, que nous venons de nommer, et son frère Mohammed Ou-Kassi.

Bel-Kassem Ou-Kassi avait environ 25 ans en 1830. C'était un homme d'un extérieur distingué, d'un tempérament faible et maladif, annonçant peu de force physique, ce qui ne l'empêchait pas d'être un chef énergique, un cavalier plein d'entrain et de vigueur. Il savait envoyer un coup de fusil, de dessus son cheval, avec une adresse remarquable ; aussi n'aimait-on pas à se trouver, dans le combat, dans la direction de son arme. D'une intelligence rare et d'une finesse d'esprit remarquable, il connaissait à fond les passions qui font agir le Kabyle, il savait séduire et entraîner. Il récompensait largement les hommes qui le servaient, soutenait quand même ceux qui s'attachaient à sa cause ; il passait pour n'avoir jamais manqué à une parole donnée. Il était très ambitieux, et il écrasait tout ce qui lui faisait obstacle.

Son frère Mohammed, moins âgé que lui de deux ans, offrait avec lui un contraste frappant. Autant le premier était fin et mesuré dans ses relations, autant le second était rude et brutal ; c'était un homme d'un caractère sauvage et d'une indomptable énergie, poussée jusqu'à la férocité. Il était d'une intelligence médiocre, et ne comprenait rien aux ménagements de la politique. D'une bravoure impétueuse et téméraire, il ne reculait devant aucun danger, et il a presque toujours eu l'avantage dans les combats qu'il a dirigés.

Il était aveuglément dévoué à son frère, bien que parfois il parût lui faire de l'opposition, en s'alliant au *sof* qui lui était contraire ; mais ce n'était là qu'un jeu de la politique. Entre les mains d'un homme tel que Bel-Kassem, qui savait le plier à sa volonté, c'était un admirable instrument à mettre en œuvre, lorsqu'il y avait quelque part un coup à frapper.

Dans un autre article[1], nous avons raconté comment, par suite des intrigues de divers indigènes des Ameraoua et particulièrement d'Oubadji, de Tamda et de Saïd Ou-Keddach des Abid Chemlal, Mhamed Ou-Kassi avait été attiré en 1820 à Bordj Sebaou, et mis à mort avec plusieurs de ses principaux partisans. Nous avons dit que la famille des Oulad Ou-Kassi, obligée d'abord de se réfugier dans les Beni Iraten, avait obtenu, plus tard, l'*aman* et était revenue dans les Ameraoua ; nous avons ajouté qu'Oubadji avait épousé une des veuves d'Ahmed Hamitouch, nommée Tadehart, que Mhamed Ou-Kassi devait prendre pour femme au moment où il avait été attiré dans le guet-à-pens de Bordj Sebaou. Oubadji avait également marié son fils aîné Arezki à une fille d'Ahmed Hamitouch.

Pendant tout le temps qu'avait duré le gouvernement turc, les Oulad Ou-Kassi avaient dû dissimuler leur ressentiment ; mais lorsque la chute d'Alger les eut débarrassés des autorités turques, ils ne manquèrent pas d'assurer leur vengeance, en rétablissant du même coup leur suprématie dans le Haut Sebaou.

À l'époque du commencement des labours de 1830, c'est-à-dire vers le mois de novembre, environ 400 hommes des Beni Ouaguennoun, la plupart d'Afir et d'Isserradjen, conduits par Ahmed Naït Yaya, qui était du *sof* des Oulad Ou-Kassi, se glissaient silencieusement, pendant la nuit, dans le village de Tamda, et entouraient la maison d'Oubadji. Les Oulad Ou-Kassi avaient demandé l'appui des Beni Ouaguennoun, parce

1. «Note sur Yahia Agha», année 1874.

qu'Oubadji, qui était cheikh de Tamda, avait encore dans cette *zmala* un parti considérable. Oubadji et son fils Arezki s'aperçurent, le matin, qu'ils étaient cernés dans leur maison par un parti trop considérable pour que les gens de leur *sof* pussent les secourir ; ils comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Les agresseurs commencèrent par mettre le feu à la toiture en *diss* qui couvrait presque tous les bâtiments de l'habitation ; puis, comme leurs victimes s'étaient réfugiées dans une partie de la maison couverte en tuiles, ils montèrent sur la toiture et y firent un trou, afin de pouvoir faire feu sur elles et de les déloger. Oubadji fut tout d'abord blessé à la jambe, d'un coup de fusil ; de son côté, son fils Arezki blessa deux hommes. La position n'était plus tenable. Arezki sortit dans la cour et essaya de s'enfuir ; mais il ne put échapper aux balles de ses ennemis et il tomba mort. Oubadji sortit à son tour, emmené par deux hommes, qui paraît-il, lui avaient dit qu'ils le prenaient sous leur *anaïa* ; ils étaient en face de la djemaâ du village, lorsqu'un nommé Ahmed Amecheddal arriva derrière Oubadji et lui planta son couteau dans le dos. Se retournant alors, et reconnaissant dans son meurtrier un homme auquel il avait fait du bien : «C'est toi, Amecheddal, lui dit-il, toi qui me frappes !» et il tomba mort.

La maison d'Oubadji fut mise au pillage ; mais les femmes furent sauvées par l'*anaïa* des tolba de Cheikh Ou-Arab, des Beni Iraten, qui étaient accourus. Le second fils d'Oubadji, nommé Bel-Kassem, qui se trouvait ce jour-là à la zaouïa de Cheikh Ou-Arab, échappa à la mort.

Les deux victimes, qu'on avait portées d'abord à la djemaâ, furent enterrées, et les Beni Ouaguennoun furent hébergés toute la journée et la nuit suivante à Tamda, pour éviter toute surprise.

Le jour même où cette vengeance s'était accomplie, un autre drame se passait à la *zmala* des Abid Chemlal.

Cette *zmala* qui avait été de tous temps ennemie des Oulad Ou-Kassi, et qui avait pour origine des nègres affranchis, comptait beaucoup de vaillants hommes ; et bien que le sang qui coulait dans leurs veines parût méprisable aux Kabyles, ils leur accordaient une certaine considération, en raison de leur réputation de bravoure bien établie. Saïd Ou-Reddach, chef de cette *zmala*, se distinguait parmi les plus braves. Nous venons de dire les griefs que les Oulad Ou-Kassi avaient contre lui et qu'ils avaient résolu de venger. C'est le nommé Bou Khedimi, ennemi particulier de Saïd Ou-Reddach et chef de l'opposition, qu'ils avaient choisi comme instrument.

Le jour de la mort d'Oubadji, une réunion de la djemaâ des Abid Chemlal avait lieu. Il y fut exposé que, dans les circonstances difficiles que l'on traversait, la *zmala* qui s'était fait de nombreux ennemis en faisant respecter l'autorité des Turcs et qui se trouvait aujourd'hui isolée, devait rester étroitement unie ; il fut convenu que tous les anciens griefs seraient oubliés, et que tout le monde ne formerait plus qu'un même *sof*. Pour sceller ce pacte, il fut adopté que les chefs de *sof* iraient au marabout de Sidi Mokhfi, situé tout près du village, pour s'y jurer une amitié réciproque. Saïd Ou-Reddach et Bou Khedimi se rendirent seuls au marabout pour y prêter serment ; et ce dernier, profitant de la confiance de Saïd Ou-Reddach, le tua traîtreusement.

Après la mort d'Oubadji et de Saïd Ou-Reddach, il n'y eut plus, dans les Ameraoua el-Fouaga, d'hommes pouvant aspirer à jouer le premier rôle. Les Oulad Ou-Kassi alliés aux *sofs* qui dominaient dans les Beni Ouaguennoun, dans les Maatka, et dans les Beni Iraten, purent intervenir dans toutes les querelles de tribu à tribu ; on compta avec eux, et ils virent grandir de jour en jour leur influence.

Si on se plaçait au point de vue de nos mœurs pour juger les actes dont nous venons de faire le récit, on serait tenté de

regarder les Oulad Ou-Kassi tout simplement comme des assassins ; mais pour rester dans la vérité et la justice, il faut se placer au point de vue des mœurs kabyles. Dans ce pays, comme dans tous ceux où il n'existe pas de pouvoir public pour la répression des crimes, la poursuite des meurtriers appartenait, avant la conquête française, aux parents des victimes. Ce n'était pas seulement un droit pour ceux-ci, c'était un devoir ; et les Kabyles n'avaient que du mépris pour ceux qui paraissaient oublier leurs dettes de sang.

On lit dans *La Kabylie et les coutumes kabyles* de MM. le général Hanoteau et le conseiller Letourneux[1] :

«La *rekba*[2], n'atteint que la famille de celui qui a tué de sa main, et ne réfléchit pas sur la famille qui a armé ou stipendié le meurtrier ; mais celle-ci peut être elle-même atteinte à l'aide des moyens qu'elle a employés.»

Il résulte de là que Mhamed Ou-Kassi, ayant été mis à mort par des tiers et par trahison, devait être vengé par les mêmes moyens.

Ainsi donc, loin de s'attirer l'animadversion publique par le meurtre d'Oubadji et d'Ou-Reddach, les Oulad Ou-Kassi s'étaient rehaussés dans l'estime des Kabyles.

Il paraît même qu'Oubadji et Ou-Reddach étaient occupés à ourdir un complot pour se débarrasser des Oulad Ou-Kassi, dont ils redoutaient la vengeance, et que ces derniers n'ont fait que les prévenir en agissant comme ils l'ont fait.

Dans les Ameraoua Tahta, la famille la plus marquante était celle des Oulad Mahied-Din, de Taourga ; nous allons en dire quelques mots.

Cette famille était originaire des Oulad Bellil, et elle s'était établie dans la vallée du Sebaou, lorsque les Turcs y avaient créé une tribu makhzen. Le premier de cette famille dont le nom soit

---

1. 3° volume, p. 62.
2. Dette de sang.

connu, est Saad qui laissa deux fils, Amar ben Saad, et Mahied-Din ben Saad. Un fait saillant de l'histoire de la famille se passa sous le commandement du caïd du Sebaou Sliman, vers 1815 : Kalli, fils d'Amar ben Saad, ayant eu une discussion avec le chaouch du caïd, se laissa emporter par la colère à tel point qu'il lui tira un coup de pistolet ; après cette action, il s'enfuit, ainsi que son père Amar ben Saad. Le caïd Sliman, n'espérant pas les arrêter de vive force, employa la ruse pour se rendre maître de leurs personnes. Il leur envoya un émissaire qui leur promit l'*aman*, et qui leur montra, comme gage de la parole du caïd, un chapelet que celui-ci lui avait remis.

Amar et Kalli retournèrent à Bordj Sebaou ; mais le caïd les fit immédiatement arrêter et il les livra à l'agha d'Alger. Ces deux hommes furent décapités au jet-d'eau de la Djenina. En même temps, le caïd du Sebaou avait ramassé ses goums et était allé razzier Taourga où il fit incendier les maisons et couper les arbres fruitiers. Mahied-Din ben Saad et le reste de la famille s'étaient enfuis dans les Beni Ouaguennoun où ils avaient cru pouvoir trouver un refuge ; mais cette tribu n'osant pas se mettre en révolte ouverte contre le caïd, chassa les fugitifs, après les avoir préalablement dépouillés. Ceux-ci allèrent demander asile aux Beni Iraten où ils furent bien accueillis. Au bout de quelque temps, la famille Mahied-Din rentra en grâce, par suite de l'intervention d'El-Hadj Mohammed Ben Zamoum.

Mahied-Din laissa trois fils : Mohammed, Ahmed et Mahied-Din. Mohammed eut pour fils Ali ben Mahied-Din, que nous avons vu figurer au meurtre de Mhamed Ou-Kassi[1] et de ses partisans, El-Hadj Aomar, dont nous aurons l'occasion de parler plus tard, et Mhamed. Ahmed laissa El-Ounès, El-Medani[2] et El-Bey. La branche de Mahied-Din s'est éteinte.

Dans les dernières années de la période turque, les Oulad

1. *Revue africaine*, 1874.
2. El-Medani a été nommé agha de Taourga, par le général Bugeaud en 1844.

Mahied-Din étaient en grande faveur auprès des caïds du Sebaou et ils s'étaient fait donner des *azelas* importantes[1] ; mais ils n'avaient pas une grande influence sur les tribus : ils n'étaient guère écoutés que dans les Beni Tour, les Beni Slyim, et dans une partie des Beni Ouaguennoun.

Dès le départ des Turcs, une lutte s'engagea entre Ali Ou-Mahied-Din, le chef de la famille, et Ali Mansour, des Oulad bou Khalfa qui avait à venger la mort de son frère Mansour qui avait été tué avec Mhamed Ou-Kassi.

Plusieurs escarmouches eurent lieu. Enfin, en 1831, une grande bataille fut livrée sur le marché du *sebt* d'Ali Khodja, lieu ordinaire de leurs rencontres ; Ali Ou-Mahied-Din fut tué, ainsi qu'un frère d'Ali Mansour ; et ces luttes furent pendant quelques temps suspendues.

Après Ali Ou-Mahied-Din, les deux hommes les plus marquants de la famille furent El-Hadj Aomar Ou-Mahied-Din[2] et son cousin El-Medani[3]. Le premier était l'homme de poudre, doué en outre d'un caractère rempli d'énergie, de finesse et de distinction ; le second était l'homme du conseil, il était d'un caractère faible et peu entreprenant, mais c'était un agent judicieux et sa parole était écoutée.

Les Oulad Mahied-Din ne pouvaient presque rien par eux-mêmes ; ils ne pouvaient guère compter que sur les *zmalas* de Taourga, de Bordj Sebaou, de Kaf-el-Aogab et de Dra-Ben-Khedda ; toute leur force était dans leur alliance avec El-Hadj Mohammed Ben Zamoum.

Avec les brillantes qualités qu'il possédait, El-Hadj Aomar aurait pu se former un *sof* plus considérable ; mais il avait un

1. *Revue africaine*, année 1873, p. 201.

2. A été condamné par la Cour d'Assises d'Alger, dans la session de mai 1872, pour faits insurrectionnels, à 5 ans de détention ; il est mort peu après en prison. À l'époque de notre récit, il n'avait pas encore été en pèlerinage, et il s'appelait Aomar Ou-Mahieddin ; pour le désigner toujours sous le même nom, nous l'appelons dès à présent, El-Hadj Aomar.

3. A été nommé agha de Taourga en 1844.

grand défaut que les Kabyles pardonnent difficilement : il ne craignait pas d'abandonner ses alliés et même de les livrer, lorsqu'il avait quelque chose à y gagner ; on ne pouvait pas compter sur lui. D'un autre côté, il était d'origine arabe ; et bien que sa famille fût depuis fort longtemps dans le pays, c'était un motif de défiance pour les Kabyles.

Du côté du Djurdjura, les tribus étaient engagées dans une guerre qui dura sept ans, et qui avait pris naissance dans une querelle entre I'ril Imoula et les Ouadia. Si el-Djoudi, des Beni bou Drar, combattait de son côté les Mechaddala, du versant sud du Djurdjura, qu'il voulait dominer.

Au mois de septembre 1833, une escadre partie de Toulon, était allée débarquer à Bougie une colonne commandée par le général Trézel, et après une série de combats, nous avions occupé définitivement cette ville. Pendant de longues années, cette occupation n'eut aucune influence sur les affaires de la Kabylie, la garnison étant restée constamment bloquée par les Kabyles.

*
* *

Au mois de février 1835, un navire sarde, chargé de bestiaux, alla s'échouer, en plein jour, entre l'embouchure de l'oued Isser et le cap Djennad, en face de Haouch bel Abbès, sur le territoire des Issers Oulad Smir. Ce navire s'enfonça dans le sable, s'entrouvrit et fut submergé. Les marins et les passagers, au nombre de 18, parvinrent à grand'peine à gagner le rivage ; ils furent faits prisonniers par les Arabes accourus au lieu du sinistre, et conduits à Haouch bel Abbès. Les Arabes ne manquèrent pas de piller les épaves du naufrage ; mais ils n'y trouvèrent qu'un médiocre butin : car les bœufs que portait le navire avaient été noyés et les farines avariées ; les bois et les ferrures[1], avec une certaine quantité de sacs de riz, constituèrent le plus beau de la

1. Ahmed Taïeb ben Salem se servit, plus tard, d'une partie de ces bois pour bâtir son bordj de Ben Kherroub.

prise. Ils trouvèrent aussi des caisses de vin qu'ils s'amusèrent à briser sur la plage.

Ahmed ben Abbès[1] écrivit à Alger, à l'*agha des Arabes* qui était alors le lieutenant-colonel Marey-Monge, et il lui proposa de rendre les naufragés moyennant rançon. Cette proposition fut acceptée : un officier d'état-major alla porter la somme demandée, qui avait été donnée par le consul de Sardaigne, et la remise des prisonniers fut effectuée.

Les Isser Oulad Smir gardèrent pour eux seuls cette bonne aubaine, que les Flissat Oum el-Lil auraient bien voulu partager avec eux. C'était la troisième fois que pareil profit leur arrivait, et les Flissat furent exaspérés de leur refus. Il ne fallait plus qu'un prétexte pour mettre les tribus aux prises et il ne tarda pas à se présenter.

El-Hadj Mohammed Ben Zamoum avait labouré dans les Issers, à Haouch Mansour, un terrain sur lequel il prétendait avoir des droits. Les Issers virent dans cet acte une spoliation : ils labourèrent le terrain après lui, et ils enlevèrent plus tard la récolte. Une collision devenait imminente. Des hommes sages s'interposèrent et on convint de régler tous les griefs qui pouvaient diviser les tribus dans une conférence qui devait avoir lieu à Sidi Rabah, près de l'oued Chender. La conférence eut lieu, en effet, le jour convenu ; mais les Issers, craignant une surprise de la part des Flissat, avaient demandé du secours à Bel-Kassem Ou-Kassi, qui arriva, en effet, avec un goum nombreux, et se mit en embuscade à l'oued el-R'icha, attendant les événements.

Comme les Issers l'avaient prévu, leur discussion avec les Flissat, ne tarda pas à s'échauffer, à tel point que les deux partis en vinrent aux coups. Au premier choc, les gens des Issers furent mis en déroute, et les Flissat se mettaient à leur poursuite, lorsque l'arrivée de Bel-Kassem Ou-Kassi fit changer la face des choses. Il tomba sur les derrières des Flissat, leur tua beaucoup

1. Il est devenu plus tard caïd des Issers.

de monde et fit prisonniers El-Hadj Mohammed Ben Zamoum et ses deux fils aînés, El-Haoussine et Hamdan. Ben Zamoum, surpris par cette brusque attaque, et ignorant les intentions de Bel-Kassem Ou-Kassi, avec lequel il n'avait jamais été en lutte, s'était laissé prendre sans résistance, et on le conduisit avec ses fils au bois d'oliviers de Bou el-Ferad, où était le campement des Issers.

Bel-Kassem Ou-Kassi se posa alors en médiateur ; une *anaïa* fut conclue, et les prisonniers furent rendus à la liberté. Bel-Kassem scella son alliance avec les Issers en épousant la fille d'Ahmed bel Abbès[1].

L'affaire de Sidi Rabah s'était passée pendant l'été de 1835. Peu de temps après, pendant l'hiver de la même année, des gens des Oulad Moussa[2] profitant de l'absence d'El-Hadj Mohammed Ben Zamoum, qui était allé à Dra-Ben-Khedda, où il avait réuni du monde pour observer Bel-Kassem Ou-Kassi, enlevèrent deux paires de bœufs à son *azib*.

El-Haoussine Ben Zamoum, fils aîné d'El-Hadj Mohammed, apprit cette nouvelle d'un nommé Hammadi ben Hattab, de Kaf el-Aogab, du *sof* des Flissat, qu'il rencontra au moment où il revenait du camp pour rentrer chez lui. El-Haoussine, furieux de l'audace des Oulad Moussa, promit qu'il se vengerait en attaquant, le lendemain, leur village.

---

1. Bel-Kassem Ou-Kassi avait déjà épousé deux femmes. La première, Kolla bent Si Ali bou Khettouch, était une des veuves de Si Ahmed Hamitouch Ou-Kassi. La seconde était Chaheba bent Ferhat Naït Tahar de Taddert bou Adda, des Beni Iraten ; elle lui donna Mohammed Amokran. La fille de Bel Abbès avait déjà eu deux maris : l'un, Baba Ourdian, était un commerçant turc d'Alger ; le second, El-Arbi, avait été chaouch à Alger. Etant devenue veuve, elle s'était retirée chez son père, aux Isser. Un jour, une domestique nommée Michifad lui avait volé tous ses bijoux, qui avaient une grande valeur, et s'était enfuie. Bel Kassem Ou-Kassi eut assez d'adresse et d'influence pour lui faire rendre ses bijoux, et elle en conçut pour lui une grande reconnaissance et une grande admiration. Ce furent ces sentiments qui amenèrent le mariage, car il ne souriait que médiocrement à Bel Abbès. Bel-Kassem Ou-Kassi épousa, six ou sept ans plus tard, Khedoudja, fille d'Ahmed ben Hanoun ; elle lui donna trois fils, Mohammed Amezian, Mohammed Saïd et Mhamed.

2. Village des Zmoul, situé en face de l'*azib* de Ben Zamoum.

Il avait compté sur la discrétion d'Hammadi ; mais celui-ci n'eut rien de plus pressé que de prévenir les Oulad Moussa de l'attaque qui les menaçait ; et pendant la nuit, les Issers se réunirent en grand nombre, en se tenant cachés derrière le mamelon sur lequel est bâti le village des Oulad Moussa.

El-Haoussine Ben Zamoum avait réuni 90 fantassins et 5 cavaliers, et malgré les représentations qui lui furent faites, il alla attaquer le village ennemi qu'il croyait réduit à ses seuls forces. Il n'y avait pas, en apparence, une grande témérité à tenter ce coup de main avec si peu de monde, car une partie du village était du *sof* des Flissat. Les fantassins montèrent droit au village ; El-Haoussine, avec ses cavaliers, le tourna par le chemin de la koubba de Sidi Sliman, par où il est plus facilement accessible. Quelques coups de fusil furent échangés et, dès les premiers coups, El-Haoussine reçut une balle dans les reins, et le cheval de son frère Hamdan fut blessé. À ce moment, les gens des Issers sortirent de leur embuscade, tournèrent avec leur goum les fantassins des Flissat qui furent accablés par le nombre et eurent, en quelques instants, seize morts et un grand nombre de blessés. El-Haoussine Ben Zamoum était resté à cheval, malgré sa blessure ; il parvint à se sauver jusqu'à l'*azib*, mais là, il tomba, et ne tarda pas à expirer.

El-Hadj Mohammed Ben Zamoum, qui était resté au camp de Dra-Ben-Khedda, n'avait pas été informé de l'agression résolue par son fils. Il accourut en toute hâte, mais il ne put qu'assister à l'enterrement des dix-sept morts qu'avait coûté cette journée. Le vieux chef des Flissat jura de venger, d'une manière éclatante, la mort de son fils, et il accomplit, en effet, son serment au printemps de 1836.

Il avait envoyé des émissaires dans les Beni Zmenzer, les Beni Khalfoun, les Nezlioua, les Guechtoula, les Oulad el-Arib, conviant ces tribus à une immense razzia. Les contingents arabes arrivèrent avec leurs familles et leurs troupeaux, et campèrent à Bordj-Menaïel. Les guerriers kabyles se rendirent

également à son appel, et il disposa ses forces de la manière suivante : à Dra-Ben-Khedda, pour empêcher Bel-Kassem Ou-Kassi de secourir ses alliés, il unit les Hal Taïa, les Beni Araif et les Beni Zmenzer ; les Beni Khalfoun, Mkira et Mzala furent placés à El-Guennana, avec les Arib et autres cavaliers arabes, dont on se méfiait un peu, et qui pour de l'argent et l'espoir du butin, seraient tombés aussi bien sur les Flissat que sur les Issers ; les Raoufa, Oulad bou Rouba, Oulad Yahia Moussa, Aich Oustani, Beni Mekla, Azazna, R'omeraça, campèrent à Regaba, en face des Oulad Moussa ; à Semmat furent placés les Guechtoula, Beni Amran, Abid Bor'ni, Nezlioua et Harchoua. Cette dernière troupe commença l'attaque, en marchant sur les Oulad Rabah ; et quand la colonne de Regaba vit l'incendie allumé à ce village, elle attaqua à son tour ; la colonne de Guenana entra ensuite en ligne, en se portant sur Bechala.

Les Issers ne purent résister à des forces aussi considérables : ils furent refoulés successivement jusque vers le bord de la mer, leurs villages furent dévastés et pillés de la manière la plus complète, 45 haouchs furent détruits. El-Kouanin, et la portion des Oulad Moussa, qui était du *sof* des Flissat échappèrent seuls au désastre.

Après cette affaire, les Issers demandèrent la paix, que Ben Zamoum leur accorda, à condition qu'ils rendraient les fusils qu'ils avaient pris dans les combats de Sidi Rabah et des Oulad Moussa. Les gens de ce dernier village, du *sof* de Bel-Kassem Ou-Kassi, et auxquels on pouvait attribuer tous les malheurs qui étaient arrivés, furent expulsés de leurs maisons, et ils allèrent habiter à Tamda, auprès des Oulad Ou-Kassi.

*
* *

Le 28 septembre 1832, El-Hadj Abd-el-Kader ben Mahied-Din, des Hachem, s'était fait proclamer sultan par les tribus des

environs de Mascara, et sa fortune avait été rapide ; car, par un traité du 26 février 1834, le général Desmichels, qui commandait à Oran, reconnut son autorité sur la province, nous réservant seulement quelques villes. En mars 1835, bravant la menace d'être traité en ennemi de la France s'il franchissait l'oued Fodda, menace que lui avait signifié le gouverneur général, il avait pénétré dans la province d'Alger, et avait installé, comme khalifa, à Miliana, notre ancien agha El-Hadj Mahied-Din ben el-Mobarek, et comme khalifa à Médéa, Mohammed ben Aïssa el-Berkani. La victoire qu'il remporta, le 28 juin 1835, à la Macta, sur le général Trézel, excita l'enthousiasme de toutes les tribus qui virent en lui, dès ce moment, l'homme qui pouvait nous chasser du sol de l'Algérie.

El-Hadj Ali ben Sidi Saadi alla trouver Abd-el-Kader à Mascara. Il lui affirma que les tribus de la Kabylie étaient disposées à entreprendre la guerre sainte, et qu'elles n'attendaient pour cela que sa venue ; il se fit nommer khalifa pour toutes les tribus situées à l'est d'Alger. Dès son retour en Kabylie, il recommença ses démarches pour soulever les tribus ; mais celles-ci restèrent longtemps sourdes à ses prédications, bien que les Arabes de la Mitidja eussent continué à leur donner l'exemple de l'insurrection en se livrant à leurs brigandages habituels. Ce ne fut qu'en 1837, après l'arrivée d'Abd-el-Kader à Médéa (22 avril) et l'installation de son frère El-Hadj Moustafa, comme khalifa, en remplacement d'El-Berkani, qu'une agitation sérieuse commença à se manifester.

Nous avons vu plus haut qu'El-Hadj Mohammed Ben Zamoum avait, au printemps de 1836, fait avec le concours des Arib, une immense razzia sur les Issers. Ces derniers avaient cherché à se venger en s'appuyant sur Bel-Kassem Ou-Kassi, et au mois de mai 1837, une réunion des goums des Ameraoua et des Issers avait lieu dans cette dernière tribu dans le but de tenter quelque entreprise contre les Flissat. Mais Ben Zamoum faisait bonne garde, et il n'était guère possible de l'attaquer

dans ses montagnes autrement que par surprise ; on résolut alors de se venger sur les Arib, alliés de Ben Zamoum, qui étaient, comme nous l'avons dit, installés à la Rassauta.

Le 9 mai, les goums de Bel-Kassem Ou-Kassi tombèrent sur les Arib et sur la ferme française de la Réghaïa, tuèrent deux hommes, enlevèrent une quantité assez considérable de bétail. Le khalifa de notre caïd des Khachna, se mit à la poursuite des pillards, mais il ne put les atteindre. Cette razzia était le premier acte d'agression des Kabyles depuis 1832.

Instruit de cet événement, le gouverneur général mit immédiatement en route une colonne commandée par le colonel Schauenbourg qui marcha sur le col des Beni Aïcha. Le général Perrégaux dut en même temps partir, par mer, avec quelques troupes et des vivres, pour aller débarquer sur la côte des Issers et faire sa jonction avec la colonne de Schauenbourg.

Cette dernière colonne arriva, le 18 mai, au col des Beni Aïcha, et força ce défilé qui n'était que faiblement défendu[1].

Ben Zamoum était campé aux Oulad bou Tildja, avec les Flissat ; et bien qu'il n'eût été pour rien dans l'acte d'hostilité commis à la Réghaïa, ce fut lui qui dut supporter notre premier choc. Bel-Kassem Ou-Kassi se trouvait du côté de Haouch bel Abbès. Ben Zamoum marcha contre notre colonne qui débouchait du col ; mais il ne tarda pas à être mis en déroute.

Le colonel Schauenbourg se dirigea vers le bord de la mer en suivant l'oued Merdja, pour se mettre en communication avec le général Perrégaux ; malheureusement, les mauvais temps avaient empêché le départ de ce dernier. Après une vaine attente, nous campâmes à l'oued Merdja.

Le lendemain 19 mai, le colonel Schauenbourg, qui avait compté sur les vivres que devaient porter les navires et qui n'avait de pain que pour un jour, dut se replier sur le Boudouaou, et il passa sur la route la plus courte qui était celle

---

1. *Annales Algériennes*, de Pélissier de Reynaud, 2° v., p. 174 et suivantes.

du défilé de Chreb-Ou-Hareb. À peine le mouvement rétrograde fut-il prononcé, que les Kabyles commencèrent leur attaque par les hauteurs qui dominaient notre flanc gauche. Les femmes, placées sur les mamelons les plus élevés, encouragèrent les combattants par leurs cris. La retraite s'effectua en bon ordre ; les Kabyles furent partout tenus à distance. Bel-Kassem Ou-Kassi entra en ligne avec ses goums lorsque nous fûmes parvenus sur le bord de la mer ; mais il fut également repoussé avec perte. La colonne arriva à deux heures du soir au Boudouaou où elle trouva un convoi de vivres ; elle avait soutenu le combat depuis 8 heures du matin.

À la suite de ces événements, le gouverneur général décida que le Boudouaou serait occupé d'une manière permanente, et qu'il y serait dans ce but, construit une redoute.

Pendant que les travaux de cette redoute s'exécutaient, les Kabyles faisaient, de leur côté, appel à leurs contingents pour nous chasser de cette position. El-Hadj Mohammed Ben Zamoum avait son camp à Merdjet ben Rahmoun, sur la rive droite du Boudouaou ; Bel-Kassem Ou-Kassi avait le sien, composé en grande partie de cavalerie, avec les fantassins des Maatka, des Beni Aïssi et des Beni Ouaguennoun, à l'oued Corso. Il est bon de dire qu'El-Hadj Ali ben Sidi Saadi, malgré son titre de khalifa d'Abd-el-Kader, ne parut dans aucune des affaires que nous racontons.

Ce fut le 25 mai, au matin, que les insurgés firent leur attaque. Il n'y avait plus à ce moment, à la redoute encore inachevée, que 900 hommes d'infanterie et 45 cavaliers, sous les ordres du commandant La Torré. Bel-Kassem Ou-Kassi crut avoir facilement raison de si peu de monde ; et pour donner à ses gens la plus belle part du butin qu'il comptait faire, il attaqua, sans attendre que les gens de Ben Zamoum fussent prêts à entrer en ligne. Il chercha à envelopper le camp par notre droite, afin de nous couper la route d'Alger ; mais chargés avec vigueur par notre cavalerie, qui ne comptait, comme nous

l'avons dit, que 45 chevaux, ses goums furent culbutés et rejetés sur l'infanterie.

Ben Zamoum avait commencé son attaque par notre gauche, et il avait réussi à s'établir dans le village arabe de Boudouaou, lorsqu'une vigoureuse charge à la baïonnette le rejeta au dehors, et le mit en déroute à son tour. Les Kabyles firent, dans cette journée, des pertes énormes, car ils étaient obligés de fuir dans un terrain découvert, et pas un des coups de nos soldats n'était perdu.

Des troupes envoyées d'Alger arrivèrent au Boudouaou, après le combat, et prirent, dès le lendemain, l'offensive. Une première colonne, commandée par le colonel Schauenbourg, se dirigea sur Chreb-Ou-Hareb ; une deuxième colonne, commandée par le général Perrégaux, partit le 27, vers le col des Beni Aïcha. Le vieux Ben Zamoum faillit être pris dans ce mouvement ; il s'obstinait à vouloir maintenir son monde, et il avait fait dresser sa tente en travers du chemin. Mohammed ben Ali Ou-Aïssa, des Beni Khalfoun, le força de partir, et à peine avait-il quitté la place, que nos troupes y débouchaient. Le général Perrégaux franchit le col sans difficulté, et marcha vers Haouch Legata, pour y faire sa jonction avec le colonel Schauenbourg.

Hamdan Ben Zamoum, qui avait été visiter à la Mina l'émir Abd-el-Kader, et qui rentrait chez lui, en passant par les Khrachna, se trouva inopinément, au moment où il arrivait au col des Beni Aïcha, au milieu des goums qui accompagnaient notre colonne. Il se mêla à ces goums, où il n'était pas connu, et il parvint plus tard à s'échapper.

Les Oulad Zaïd, Bou Amar, Ben Taïeb et Legata, avaient été razziés sur le passage de la colonne.

Quelques contingents kabyles étaient arrivés du Haut Sebaou : c'étaient les Beni Djennad, conduits par Si El-Arbi, de Tazrout, et les Beni Iraten, conduits par Chikh Ou-Arab. Les Ameraoua étaient rentrés chez eux, et il n'y avait plus que quelques cavaliers commandés par Amar Ou-Saïd Ou-Kassi.

Quant aux Issers, ils étaient trop occupés à emmener leurs familles et leurs troupeaux, pour prendre part à la défense de leur territoire.

El-Hadj Mohammed Ben Zamoum voulait garder les contingents kabyles au pied de la montagne des Flissat ; mais ils ne voulurent pas y consentir, disant qu'ils n'étaient pas venus pour garder les Flissat, mais seulement pour combattre les chrétiens. Ils établirent leur campement à El-R'icha.

La journée du 27 mai se passa sans combat.

Lorsque le 28, au matin, le général Perrégaux franchit l'Isser, au gué de Ben Bata, les Beni Djennad et Beni Iraten marchèrent à la rencontre de nos troupes pour essayer de les refouler de l'autre côté de la rivière. Notre cavalerie fournit une charge brillante : elle enveloppa les Kabyles dans un terrain de plaine, couvert de hautes herbes et de buissons épineux où ils avaient peine à courir ; elle en sabra un grand nombre, et elle continua sa poursuite jusqu'à Bordj Menaïel en faisant une razzia de troupeaux assez importante.

Le soir, la colonne alla camper à Haouch Nkhal, où les marabouts de la zaouïa de Sidi Amer Chérif, avec une députation des principaux personnages des Issers, allèrent trouver le général pour lui demander la paix. Celui-ci leur dit que, s'ils voulaient une paix durable, ils devaient envoyer des députés au gouverneur général pour la demander.

Au jour, la colonne expéditionnaire se remit en marche vers Alger en passant par Chreb-Ou-Hareb.

Pendant les événements que nous venons de rapporter, un bateau à vapeur et une gabare se présentaient devant la petite ville de Dellys qui s'empressa de faire toutes les soumissions qu'on exigea d'elle. Le *hakem* El-Mouloud ben Hadj Allal, le cadi Si Ahmed El-Mufti et plusieurs notables furent conduits en otages à Alger.

Sur ces entrefaites, le traité de la Tafna avait été conclu avec Abd-el-Kader (30 mai 1837). La rédaction défectueuse d'un des

articles permettait à chacune des parties contractantes de soutenir qu'elle avait, dans son territoire reconnu, toute la Grande Kabylie. Ce fut là l'origine de graves difficultés qui donnèrent plus tard à l'Émir un prétexte pour rompre la paix.

Cependant les Issers tardaient à accomplir la promesse qu'ils avaient faite au général Perrégaux d'envoyer des délégués à Alger pour traiter de leur soumission. Comme il était important de terminer cette affaire pour affirmer nos droits sur cette partie de l'ancienne Régence, le gouverneur général fit marcher des troupes sur le Boudouaou[1]. Cette démonstration eut l'effet qu'on en attendait : les Issers reconnurent l'autorité française, et remboursèrent, en argent, le peu qui leur était revenu sur le butin fait à la Réghaïa. La ville de Dellys paya aussi quelque chose. Ces diverses sommes furent partagées entre les Européens et les Arabes qui avaient éprouvé quelque perte du fait de l'invasion des tribus de l'Est. Les otages de Dellys furent rendus. Les Beni Aïcha et les Issers s'engagèrent à défendre à l'avenir les passages de Chreb-Ou-Hareb et du col des Beni Aïcha et à faire cause commune avec nous. Les premiers furent placés sous les ordres du caïd des Khachna ; les Issers eurent pour caïd Moustafa ben Aomar de Haouch ben Ouali, que nous avons vu caïd de l'Outen Isser, au temps des Turcs.

Moustafa ben Aomar était un homme très brave, dévoué, qui resta, tant qu'il le put, fidèle à sa parole ; mais il avait un grand défaut : il était *koulour'li* et, à ce titre, il n'avait aucune influence personnelle sur les tribus ; son autorité a été si peu reconnue par les Issers que, dans ces tribus, beaucoup de contemporains de ces événements ignorent encore aujourd'hui qu'ils l'ont eu pour caïd.

Le gouverneur général avait laissé pour instruction à ce chef indigène de créer dans le pays un pouvoir dépendant de la

1. *Annales Algériennes*, 2e volume, p. 197.

France, et ce sont sans doute les démarches qu'il a pu faire dans ce sens, qui ont décidé El-Hadj Aomar Ou-Mahied-Din, de Taourga, à se mettre en relation avec les Français. Toujours est-il que le général Damrémont avait jeté les yeux sur ce dernier pour le commandement général des tribus de l'Est de la province d'Alger ; un commencement de négociations avait eu lieu dans ce sens, mais elles ne purent aboutir, par suite de la lutte qui s'engagea entre la famille des Oulad Mahied-Din et celle des Oulad Ou-Kassi.

El-Hadj Aomar Ou-Mahied-Din n'avait jusqu'à ce moment, été qu'un client d'El-Hadj Mohammed Ben Zamoum. Or, pour se faire investir d'un commandement par l'autorité française, il lui fallait bien une action personnelle sur les tribus qu'il voulait commander, et il était indispensable qu'il s'y créât un parti. Il commença par nouer des intrigues, dans ce sens, avec les Beni Ouaguennoun ; il mit Ahmed Naït Yahia dans ses intérêts, et provoqua une réunion de notables de la tribu à Tizerouine ; il partagea dans cette réunion une somme de 400 réaux, et on s'y jura une amitié réciproque.

Bel-Kassem Ou-Kassi qui avait eu jusque-là dans son *sof* la presque totalité de cette tribu, avec Ahmed Naït Yahia, vit ces démarches d'un très mauvais œil ; il se mit à agir en sens inverse, et il chercha à mettre les Beni Tour dans son parti. Il ne faut pas oublier qu'El-Hadj Aomar Ou-Mahied-Din était le frère d'Ali Ou-Mahied-Din, un des auteurs du drame sanglant qui s'était joué à Bordj Sebaou en 1820, et dans lequel Mhamed Ou-Kassi, père de Bel-Kassem, avait trouvé la mort. Depuis cet événement, il y avait eu un rapprochement entre les familles et Amar Ou-Saïd Ou-Kassi avait épousé une fille d'Ali Ou-Mahied-Din ; mais au fond du cœur, elles ne s'étaient jamais pardonné. Les Oulad Ou-Kassi s'étaient trouvés avec Ali Mansour à la bataille qui avait eu lieu, en 1831, au *sebt* Ali Khodja, et dans laquelle Ali Ou-Mahied-Din avait été tué.

Un jour, les Oumena des Beni Ouaguennoun étaient allés

dans les Beni Tour pour faire payer des amendes[1] ; ils avaient passé la nuit au village des Oulad Hamida, et le lendemain matin, ils s'étaient fait apporter une *diffa*, lorsque Bel-Kassem Ou-Kassi survint tout à coup avec ses cavaliers et les mit en fuite, au moment où ils allaient commencer leur repas.

Cet affront fut fort sensible aux Beni Ouaguennoun qui voulurent une vengeance. Ils allèrent se réunir à Djibla, près de Tikobain, faisant mine de vouloir attaquer Bel-Kassem Ou-Kassi à Tamda ; mais ce n'était qu'une ruse pour dissimuler leurs véritables desseins. Dans la nuit, ils se mirent en marche vers les Beni Tour, rassemblant sur leur passage les contingents de la tribu et tombèrent sur les Oulad Sabeur qui étaient sans défiance, et les razzièrent complètement. Bel-Kassem Ou-Kassi avait été prévenu de cette attaque, et il s'était empressé de courir au secours de ses alliés ; mais il arriva trop tard : déjà l'incendie dévorait les villages des Beni Tour.

Nous avons dit, en faisant le portrait des deux frères Bel-Kassem et Mohammed Ou-Kassi, que ce dernier feignait quelquefois de se mettre du côté des ennemis de son frère. Il y en eut un exemple dans cette affaire ; Mohammed Ou-Kassi avait combattu du côté des Beni Ouaguennoun, et il leur avait conduit quelques cavaliers.

Bel-Kassem Ou-Kassi ne voulut pas rester sous le coup de ce petit échec. Il rassembla des contingents dans les Beni R'obri, les Beni Djennad, les Flissat el-Behar, et se mit à parcourir les Beni Ouaguennoun, en commençant par Afir ; au fur et à mesure qu'il s'avançait, les villages se mettaient de son côté, et grossissaient sa petite armée. El-Hadj Aomar Ou-Mahied-Din, effrayé de ce mouvement qui avait pour objectif Taourga, appela à son secours El-Hadj Mohammed Ben Zamoum et les Flissa ; ils allèrent au devant de Bel-Kassem Ou-Kassi, mais ils ne purent l'empêcher de continuer sa marche, et ils durent

1. Nous avons dit qu'après le départ des Turcs, les Beni Ouaguennoun s'étaient attribué une suprématie sur les Beni Tour.

reculer de village en village jusqu'à Taourga. Ceci se passait au mois de septembre 1837.

Bel-Kassem Ou-Kassi établit son camp à Aïn el-Arba, puis au Djemaâ des Beni Attar ; il avait avec lui des forces considérables et, comptant bien que ses ennemis ne pourraient lui résister, il fit sommer El-Hadj Aomar de se soumettre, en lui posant comme conditions, qu'il lui paierait mille douros et qu'il s'engagerait à combattre avec lui El-Hadj Mohammed Ben Zamoum. Il lui demandait en outre de lui donner, comme otages, pour garantir sa bonne foi, son frère Mhamed et son cousin El-Ounès Ou-Mahied-Din. Il lui donna trois jours pour prendre un parti, le menaçant, s'il laissait écouler ce délai, de tout mettre à feu et à sang dans Taourga.

El-Hadj Aomar hésitait et se demandait s'il ne valait pas mieux subir les conditions de Bel-Kassem, plutôt que de courir les chances d'un combat, lorsque Khedoudja bent Ahmed Ou-Mahied-Din, veuve d'Ali Ou-Mahied-Din, releva par son énergie le courage des défenseurs de Taourga. Prenant un sabre à la main, elle alla parler aux Kabyles, en leur montrant la honte qu'il y aurait pour eux à se soumettre sans combattre, et on jura d'enthousiasme de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Sur ces entrefaites, Bel-Kassem Ou-Kassi qui avait appelé à lui les goums de ses anciens alliés les Issers, et qui était impatient de les voir arriver, était allé au devant d'eux par les Oulad Salem, suivi de quelques cavaliers seulement. Les défenseurs de Taourga avaient aperçu ce mouvement, et ils résolurent de profiter de son absence pour attaquer le camp du djemaâ des Beni Attar. Ils avaient d'ailleurs reçu des renforts qui s'étaient réunis les jours précédents à Dra-Ben-Khedda. Ali Ou-Dachen, le même que nous avons vu, en 1832, ramener à Bordj Sebaou un prisonnier appartenant à la légion étrangère, se mit à la tête des gens de Taourga et de Flissa, et ils les conduisit à l'attaque du camp de Bel-Kassem Ou-Kassi. Khedoudja bent Ahmed Ou-Mahied-Din s'était jointe aux combattants et enflammait

leur courage. Dès le commencement du combat, Ali Ou-Dachen eut son cheval abattu par une balle, il prit le cheval de son frère et se remit à la tête des assaillants. Les contingents de Bel-Kassem Ou-Kassi, bien qu'ils fussent plus nombreux, ne purent résister à cette charge vigoureuse ; ils se jetèrent à la débandade, et ils furent poursuivis avec acharnement jusqu'à Aïn el-Arba. Ils eurent une quinzaine de tués, et on leur pris quatre prisonniers et un grand nombre de fusils.

Bel-Kassem n'avait pas encore rejoint les Issers, lorsqu'il entendit la fusillade. Redoutant un malheur, il se hâta de revenir sur ses pas. En arrivant à l'oued Cherraba, il trouva devant lui un parti ennemi qui lui coupait la retraite. Les cavaliers qui l'accompagnaient, se voyant ainsi menacés par des forces supérieures, tournèrent bride et se mirent à fuir ; quant à Bel-Kassem Ou-Kassi, n'écoutant que son courage, il se précipita seul sur un groupe d'ennemis, composé d'El-Bey Ou-Mahied-Din, cousin d'El-Hadj Aomar, de Hamdan Ben Zamoum, de Chaban Ou-Chao et d'Allal ben Mohammed Srier[1], ces deux derniers de Dra-Ben-Khedda.

Tel était l'ascendant qu'il avait sur les Kabyles, que ses adversaires n'osèrent l'attendre et qu'ils se mirent à fuir devant lui. Il poursuivait Chaban Ou-Chao, lorsque El-Bey Ou-Mahied-Din, qui l'avait laissé passer devant lui, lui tira un coup de fusil par derrière et l'atteignit à l'épaule gauche. Bel-Kassem tomba ; ses ennemis se précipitèrent sur lui pour lui enlever son cheval et ses armes ; ils voulaient même le tuer ; mais il invoqua l'*anaïa* de Hamdan Ben Zamoum, qui était son beau-frère[2], et celui-ci le couvrit de sa protection.

El-Bey Ou-Mahied-Din fit monter Bel-Kassem Ou-Kassi sur son cheval, et il monta en croupe derrière lui pour le soutenir et pour le couvrir de son corps contre ses partisans qui auraient pu tirer sur lui par derrière et violer ainsi l'*anaïa* de Hamdan

1. Il a été nommé agha des Ameraoua par le général Bugeaud en 1844.
2. Hamdan avait épousé une sœur de Bel-Kassem.

Ben Zamoum. On conduisit le prisonnier à Taourga en passant par Bou Habacha afin d'éviter la rencontre des contingents qui étaient venus au secours de Taourga, et on l'installa à l'étage de la maison de Rabia Ou-Mahied-Din.

La nouvelle de la capture de Bel-Kassem Ou-Kassi fit accourir tous les Kabyles au village où on le gardait ; ils voulaient absolument le tuer, et ils attaquaient la porte de la maison de Rabia, en menaçant de tout démolir si on ne leur livrait pas le prisonnier. Le vieil El-Hadj Mohammed Ben Zamoum n'eut pas trop de toute son influence sur les Kabyles pour les empêcher d'accomplir leur dessein.

«Si Bel-Kassem Ou-Kassi avait été tué dans le combat, leur dit-il, tout était bien ; mais maintenant qu'il est prisonnier et qu'il s'est mis sous notre protection, ce serait un déshonneur que de le tuer, et je ne laisserai pas impunément violer notre *anaïa*.»

Son meilleur argument pour les éloigner fut celui-ci : les Issers qui avaient rompu la paix qui avait été conclue à la suite de la grande razzia de l'année précédente, en marchant au secours de Bel-Kassem Ou-Kassi, méritaient un châtiment et il leur dit qu'il fallait profiter de la déroute des contingents ennemis, pour tomber sur eux inopinément et les razzier.

L'appât du pillage entraîna tout le monde ; la nuit même on se porta sur les Issers, sous la conduite d'Allal ben Mohammed S'rier et on les razzia de Barlia au col des Beni Aïcha.

Les Kabyles qui avaient été faits prisonniers dans l'affaire du djemaâ des Beni Attar, furent renvoyés chez eux dans des chemises cousues avec des joncs[1].

Quant à Bel-Kassem Ou-Kassi, il était dans un état de prostration complète, et il refusait toute nourriture. Il ne passa que deux nuits à Taourga. Le troisième jour, El-Hadj Aomar

1. Les indigènes cousent grossièrement de cette manière les linceuls des morts, et, en renvoyant les prisonniers dans des chemises serrées au corps et cousues ainsi, cela signifiait qu'on les considérait comme morts.

Ou-Mahied-Din le conduisit secrètement jusqu'au *sebt* d'Ali Khodja, et il le remit à ses parents qui étaient venus le chercher. Au moment où il s'en retournait chez lui, El-Hadj Aomar rencontra Chaban Ou-Chao qui devinant ce qu'il venait de faire lui reprocha sa conduite.

«Ce n'était pas en cachette, lui dit-il, qu'il fallait relâcher Bel-Kassem Ou-Kassi, c'était publiquement qu'il fallait le reconduire chez lui, avec musique et fantasia, afin de lui faire mieux sentir son humiliation.»

Nous avons vu que, lorsque Bel-Kassem Ou-Kassi était tombé, trop grièvement blessé pour pouvoir se défendre, ses adversaires lui avaient enlevé son cheval et ses armes. C'étaient Chaban Ou-Chao et Allal ben Mohammed Srier qui s'étaient partagés ces trophées. Les Oulad Ou-Kassi tenaient à honneur d'en rentrer en possession ; mais les sollicitations des Oulad Mahied-Din et des Oulad ben Zamoum étaient restées sans effet. Il fallait donc recourir à la force.

Les Oulad Ou-Kassi demandèrent une entrevue aux Mahied-Din. Elle eut lieu à Azrou Reddou, dans les Beni Ouaguennoun. Il y avait, d'un côté, Amar Ou-Saïd, beau-frère des Mahied-Din, et Mohammed Ou-Kassi ; de l'autre, El-Hadj Aomar et quelques uns de ses parents. Après des pourparlers, on se jura de rester d'un même *sof*, et comme preuve de leur désir de maintenir cette alliance, les Oulad Mahied-Din promirent de ne pas intervenir, lorsque les Oulad Ou-Kassi voudraient se venger des gens de Dra-Ben-Khedda, et d'abandonner ces derniers à leur sort.

Environ un mois après l'affaire de Taourga eut lieu l'attaque méditée contre Dra-Ben-Khedda. Bel-Kassem Ou-Kassi, n'étant pas encore guéri de sa blessure, ce furent Amar Ou-Saïd, Mohammed Ou-Kassi et Ali Mansour, des Oulad bou Khalfa qui conduisirent les goums des Ameraoua. Les Oulad Ou-Kassi avaient pour alliés les Maatka qui arrivèrent par Tadjouïmat, conduits par leur *amin el-oumena* Mhamed Ou-Mahied-Din des

Aït Halima. L'attaque eut lieu par surprise, de très grand matin. Les gens de Dra-Ben-Khedda, qui étaient réduits à leurs seules forces, ne purent faire une résistance sérieuse : ils furent chassés de leur village, et le feu fut mis à leurs gourbis. On courut aussitôt à la maison de Chaban Ou-Chao, qui était déjà en feu, pour prendre le cheval de Bel-Kassem ; on ne put l'en tirer qu'à moitié grillé par les flammes. On parvint cependant à le guérir et Bel-Kassem Ou-Kassi se faisait plus tard un honneur de le monter.

Pour en revenir au combat, les gens de Dra-Ben-Khedda s'étaient ralliés sur le petit mouvement de terrain qui se trouve entre le village de l'oued Bougdoura[1] et continuaient à se défendre. Les cavaliers des Oulad Ou-Kassi chargèrent sur eux. Chaban Ou-Chao, qui avait précisément entre les mains le fusil pris à Bel-Kassem, fit feu, et tua le cheval d'Amar Ou-Kassi. Il courait, le yatagan à la main, pour frapper ce dernier avant qu'il pût se dégager, lorsque Mohammed Ou-Kassi, qui était occupé à recharger son fusil, voyant le danger de son oncle, fit feu sans prendre le temps de retirer sa baguette ; il atteignit Chaban Ou-Chao au front, et la baguette lui traversa la tête de part en part. Le fusil de Bel-Kassem Ou-Kassi fut reconquis, comme l'avait été son cheval.

Le village de Dra-Ben-Khedda fut complètement détruit et ses habitants durent aller se fixer à Aïn Faci, sur la rive gauche de l'oued Bougdoura.

Un dernier fait signala en Kabylie la fin de l'année 1837. Nous avons vu plus haut que les Oulad Moussa des Zucoul et le village d'El-Kouanin étaient toujours les partisans fidèles de Ben Zamoum, et que quelques individus des Oulad Moussa qui étaient du parti opposé, avaient été expulsés et s'étaient réfugiés à Tamda, près de Bel-Kassem Ou-Kassi. Les principaux d'entr'eux étaient Ben Khalifa, Kara bou Tildja, Abd-er-Rahman ben Si Amar. Ces gens n'aspiraient qu'à ren-

1. C'est là que plus tard l'agha Allal s'est bâti une maison à la française.

trer chez eux, et ils ne cessaient d'exciter Bel-Kassem Ou-Kassi contre le *sof* des Oulad Moussa qui les avait chassé du village. Bel-Kassem une fois remis de sa blessure se décida à tenter une razzia sur eux, avec le concours des Issers.

Une nuit du mois de novembre 1837, il se dirigea sur les Oulad Moussa suivi d'une quarantaine de cavaliers choisis. Malheureusement, il arriva trop tôt à ce village : les troupeaux n'étaient pas encore sortis, et l'éveil était donné. Il se rabattit alors sur El-Kouanin, et enleva une quarantaine de bœufs qui furent conduits dans les Issers pour en faire le partage. Lorsque Bel-Kassem Ou-Kassi voulut traverser le Sebaou pour rentrer chez lui, il trouva le passage occupé par El-Hadj Mohammed Ben Zamoum avec les Flissat et par El-Bey Ou-Mahied-Din avec les Taourga et les Ameraoua Tahta. Bel-Kassem Ou-Kassi avait trop peu de monde pour enlever le passage de vive force, et il se replia sur les Isser Drau.

Sa situation était critique, car il pouvait craindre une trahison. Elle se prolongea pendant quatorze jours, pendant lesquels El-Hadj Mohammed Ben Zamoum perdit son temps à négocier avec les Issers, tandis que Bel-Kassem le faisait mettre à profit en faisant réunir des contingents par son frère Mohammed. Le quinzième jour, Mohammed Ou-Kassi déboucha par Cherraba avec les Beni Ouaguennoun et les Flissat el-Behar, et il attaqua vivement Ben Zamoum par la rive droite du Sebaou, tandis que Bel-Kassem Ou-Kassi qui avait attendu dans les oliviers des Oulad Mhamed attaquait par la rive gauche.

Les Ameraoua Tahta, qui avaient été abandonnés par leurs alliés au combat de Dra-Ben-Khedda, se vengèrent dans cette occasion en lâchant pied dès le début du combat ; leur fuite fut le signal de la déroute des Flissa. En vain le vieil El-Hadj Mohammed Ben Zamoum chercha-t-il à ramener son monde au combat : sa voix ne fut pas écoutée. Il était à cheval, cherchant à rallier les fuyards, lorsqu'un cavalier des Abid

Chemlal, appelé Mohammed ben Henni, renommé pour sa force et son courage, l'aperçut et courut sur lui dans le but de le prendre vivant ; il croyait avoir facilement raison d'un vieillard de près de 80 ans, et déjà il l'avait saisi par le col de son burnous, lorsque Ben Zamoum tirant un pistolet de sa ceinture le tua et réussit à se sauver[1].

Après cette victoire, Bel-Kassem Ou-Kassi alla camper à Sidi Daoud, dans les Isser el-Djedian, et le lendemain, il alla mettre au pillage tous les villages des Beni Tour : Takdemt, Touabet, Ben Harchao, Oulad Hamida, Cherarda, Ben Amar furent complètement razziés ; les silos d'El-Kouanin furent vidés.

Ces événements eurent du retentissement jusqu'à Alger. On s'attendait à voir Bel-Kassem Ou-Kassi profiter de son succès pour attaquer le territoire qui nous était soumis, et on crut devoir occuper militairement la ferme de la Réghaïa. Mais il ne paraît pas que ce personnage indigène ait réellement pensé, à cette époque, à jouer un rôle aussi considérable que celui qu'on lui donnait. Toujours est-il qu'il se retira dans sa tribu.

*

* *

Nous touchons au moment où la venue en Kabylie de l'émir Abd-el-Kader va mettre un terme aux luttes intestines qui

1. On lit à la page 237 du 2° volume des *Annales Algériennes* de Pélissier de Reynaud, le passage suivant: «Le général Damrémont avait jeté les yeux sur lui (Omar Mahiddin) pour le commandement général des tribus de l'Est de la province d'Alger ; un commencement de négociations avait eu lieu dans ce sens. Mais Saïd Oulidou Casi (Amar Ou-Saïd Ou-Kassi), aidé d'un autre cheikh fort influent, appelé Oulid Mansour, attaqua Omar Mahiddin dans le mois de septembre ; il fut repoussé. Malheureusement, Omar Mahiddin fut blessé assez grièvement pour ne pouvoir poursuivre ses avantages et diriger lui même les affaires. Saïd Oulidou Casi fut cependant refoulé dans la montagne de Drohh (Isser Drau), où Ben Zamoum vint le bloquer. Mais, bientôt après, l'inaction forcée d'Omar Mahiddin relevant les forces du parti de son adversaire, celui-ci reprit l'avantage et battit Ben Zamoum qui ne sauva sa vie que par un effort de valeur personnelle ; dans peu de jours il se trouva maître de la contrée.»

Il est curieux de comparer ce récit à celui que nous avons fait. Malgré les confusions qu'il renferme, on y retrouve la substance des principaux faits.

ensanglantaient ce pays. Il s'était avancé à la fin de 1837, dans le Hamza, et il exécuta, dans les premiers jours de janvier 1838, sa terrible razzia de l'oued Zitoun. Nous ne dirons rien de ces événements, qui sont complètement détaillés dans *La Grande Kabylie* du général Daumas, non plus que de la déconfiture d'El-Hadj Ali ben Sidi Saadi, le khalifa *in partibus* de la Grande Kabylie, qui s'était présenté, devant son maître en piteux équipage et qui avait bien montré toute sa nullité. Il nous suffira de dire qu'après s'être vu enlever le titre de khalifa au profit de Si Ahmed Taïeb ben Salem, il alla s'établir dans les Mkira, à la zaouïa des Oulad Babas, située dans le village d'Imaanden (non loin de Tamdikt) auprès du marabout Si El-Hadj Allal, qui mourut bientôt après, laissant deux filles. Il épousa l'une de ces filles par l'entremise d'El-Hadj Mohammed Ben Zamoum[1] et il s'éteignit dans l'obscurité, vers l'année 1843.

Abd-el-Kader avait nommé El-Hadj Mohammed Ben Zamoum agha des Flissa, en étendant son autorité sur les Guechtoula, Nezlioua, Beni Khalfoun, Harchaoua Abid, Zouatna, Ammal et Khachna.

Bel-Kassem Ou-Kassi fut nommé agha du Sebaou. Il avait dans son commandement les Issers et les tribus kabyles de la vallée du Sebaou. Son autorité sur les Issers ne fut jamais bien établie ; les conflits qui arrivèrent peu de temps après son investiture l'empêchèrent de faire sentir son action sur ces tribus.

Quant à El-Hadj Aomar Ou-Mahied-Din, il n'eut aucun commandement, car on avait dénoncé à Abd-el-Kader les relations qu'il avait entretenues avec les Français.

Si El-Djoudi des Beni Bou Drar, fut nommé agha du Djurdjura, mais plus d'un an plus tard, à la suite du voyage qu'Abd-el-Kader fit en Kabylie en 1839.

---

1. Il n'est pas exact qu'El-Hadj Ali ben Sidi Saadi ait épousé, comme l'a dit le général Daumas, une fille d'El-Hadj Mohammed Ben Zamoum.